

Jean MABIRE



Magazine des Amis de Jean Mabire
Publication périodique de l'Association des Amis de Jean Mabire



n° 62/63



À la découverte des
éveilleurs de Peuples



ISSN 2110-7599
France : 9 €



Le Printemps des Peuples



Photo de couverture :
Statue d'Adam Mickiewicz
Cours Albert 1^{er} à Paris

Adhérez!

À remplir soigneusement
en lettres capitales.

Cotisation annuelle

☐ Adhésion simple (ou couple) 20 €

☐ Adhésion de soutien 30 € et plus

Hors métropole, rajouter 5 € à l'option choisie.

Nom: _____

Prénom: _____

Adresse: _____

Ville: _____

Tel. _____

Fax. _____

Courriel: _____

@ _____

Profession: _____

AAJM
1, rue de l'Église
Baulne-en-Brie
F 02330
Vallée-en-Champagne

« **Éveilleurs de Peuples** ». C'est ainsi que Jean Mabire qualifie les héros de son ouvrage « *Les Grands Aventuriers de l'Histoire* ».

1848 fut l'année des révolutions dites romantiques, du développement de l'idée Nationale qui inspire Jean Mabire à travers cinq personnages. Leurs causes et leurs objectifs sont parfois différents d'un peuple à l'autre, mais ils se rejoignent dans la finalité : **la Liberté!** Jean Mabire c'est attaché à faire ressortir l'idéalisme, le patriotisme qui s'exacerbent à travers le poétisme de certains.

Friedrich Jahn ^[1] se veut un rassembleur des peuples germaniques. **Giuseppe Mazzini** ^[2] désire l'unification de l'Italie. **Sandor Petöfi** ^[3] veut que sa Hongrie s'émancipe de la tutelle des Hasbourg. **Adam Mickiewicz** ^[4] quant à lui désire la libération de son peuple opprimé par trois envahisseurs et donc la reconstitution de la Nation polonaise. Ces révoltes ou révolutions au nom du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, inspirèrent un grand écrivain : Jules Verne, à travers un beau roman : *Mathias Sandorf* dont un film fut réalisé en 1963 sous ce titre.

Nicolas Grundtvig ^[5] fut également un éveilleur du peuple danois, mais plus à travers un combat spirituel et culturel, cherchant à grandir ses contemporains. Il fut incontestablement l'un des Maitres à penser de Jean Mabire dans son combat identitaire.

Ces Grands Aventuriers de l'Histoire paru en 1982, est certainement l'un des plus importants ouvrages de l'œuvre de Jean Mabire, c'est pourquoi nous lui consacrons un numéro exceptionnel. On trouve, au long de ces pages, ce thème du combat culturel qui a balisé sa vie militante. Jean Mabire désirait faire suivre cet ouvrage d'un second tome qui ne paru jamais, compte tenu de la mévente du premier qui pourtant est d'un intérêt Capital! Son lectorat n'était pas réceptif, erreur grossière!

Ce second tome devait présenter cinq autres éveilleurs de peuples. L'un d'eux, l'Irlandais **Patrik Pearse** ^[6] vivait déjà sous la plume de Jean Mabire. Afin qu'il ne disparaisse pas, le texte fut confié à son ami Pierre Vial qui le fit paraître en 1998 aux éditions de la Forêt. Pour les quatre autres, l'un fut déjà traité dans notre numéro 45, il s'agit de l'abbé **Gantois** qui fut le plus grand leader Flamand français du vingtième siècle. Ils ont tous un point commun : cet Amour de la Liberté et de leur Patrie. Des idéaux bien peu défendus de nos jours.

L'Ukrainien **Taras Chevtchenko** ^[7], auquel nous avons adjoint **Simon Petlioura** indissociable du premier par la continuité du combat pour l'indépendance de son pays, ainsi que le croate **Janko Draskovic** nous sont moins connus mais tout aussi passionnants. Partageant communément la volonté de la naissance ou de la résurrection de leurs Nations. C'est également le lyrisme, bien souvent romantique de tous ces héros, qui marque leur révolte.

Apparaît **Théodore Herzl** que Jean Mabire considère à juste titre, comme également un éveilleur, car il réveille chez son peuple dispersé, une identité historique, ethnique et culturelle à partir du Sionisme.

Ces hommes se battent pour l'unité de leurs peuples, n'envisageant certainement pas encore la création d'une Nation Européenne. Pourtant, le nationa-



[1]



[2]



[3]



[4]



[5]



[6]



[7]



lisme se répand dans toute l'Europe au cours du dix neuvième siècle. Il attire des peuples divisés (Allemagne, Italie) ou opprimés (Pologne, Hongrie, Irlande, Ukraine, Croatie) .

Capital ! Doit on donc considérer cet ouvrage de Jean Mabire pour la compréhension d'une volonté de construction d'une Confédération Européenne. Nations s'alliant à d'autres Nations du même type dans le respect de l'identité, de la diversité culturelle et sociale, de la liberté de chacune.

Ces hommes, bien souvent détachés de toute considération matérielle, doivent inspirer tous ceux qui désirent réaliser cette Europe des Peuples unis que Jean Mabire souhaitait voir naître. Car, lui aussi, reste un éveilleur de peuple pour sa Normandie. Lui qui était tant attaché à cette Europe aux cents drapeaux que prêchait le breton **Yann Fouere**. Sur ce sujet, un très bel ouvrage est paru aux éditions Yoran Ambanner: « *L'Europe aux mille blasons* ». Ouvrage auquel participa un certain Jean de la Huberdière qui n'est autre que Jean Mabire.

Dans ce bulletin, chacun des intervenants a traité, selon sa sensibilité personnelle chacun des héros de Jean Mabire que nous offrons à votre réflexion car ! Aujourd'hui tout est possible !

Nous qui savons que la lumière reviendra, attendons avec sérénité le printemps. Un printemps des Peuples libres !

Bernard Leveaux



32.⁵⁰ €



Au sommaire de ce numéro

- **Arnvald du Bessin** — "TurmVater" Jahn
- **Gabriel Adinolfi** — Guiseppe Mazzini ou le Devoir Social National
- **Thibaud Gibelin** — SandorPetöfi, l'éveilleur hongrois
- **Christophe Dolbeau** — Janko Draskovic, héraut de la renaissance Croate
- **André Murawski** — Adam Michiewicz, Âme de la Pologne
- **Luc et Tina Pauwels** — Taras Chevtchenko, éveilleur du peuple ukrainien
- Simon Petlioura, le fondateur du nationalisme politique ukrainien
- **Georges Feltin-Tracol** — La Question Irlandaise
- **Robert Steuckers** — De Théodore Herzl au Sionisme

Important

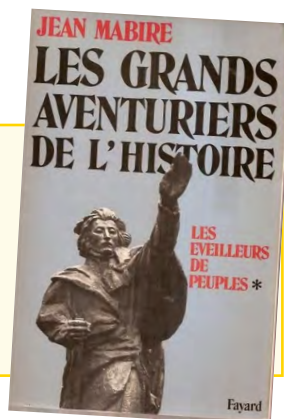
Administration

L'adresse administrative de l'AAJM a changé suite à la fermeture des boîtes postales liées au bureau de poste de Busigny. Il vous faut désormais, pour toute correspondance avec la Rédaction du magazine, pour les abonnements ou toute autre question administrative écrire à l' **A.A.J.M. 1, rue de l'Église, Baulne-en-Brie F 02330 Vallée-en-Champagne**. Merci.

À saisir !

Boutique AAJM

Les *Grands Aventurier de l'Histoire*. Pour les Amis intéressés par cet ouvrage devenu rare, l'association en possède neuf exemplaires à leur disposition, disponibles au prix de **23 euros port inclus**. Commande et Règlement par chèque à: A.A.J.M. 5 rue Guyemer — F 59 137 Busigny.





« Turnvater Jahn »

par Arnvald du Bessin



Friedrich Ludwig Jahn
Lithographie de Georg Engelbach - vers 1852.

Friedrich Ludwig Jahn (1778-1852) fut un grand esprit allemand, bien méconnu en France, dont notre jeunesse actuelle aurait tout avantage à s'imprégner de la noblesse et de la force des préceptes. Son approche du sport dans le cadre d'une éducation totale à la Coubertin nous ramène à celle que Maître Jean appliqua très tôt dans le cadre de sa *Communauté de Jeunesse*, puis professa plus tard au sein de mouvements de jeunesse comme **les Oiseaux Migrateurs**. Mais davantage, Jahn fut une figure romantique d'éveilleur du peuple allemand, un autre aspect qui ne pouvait qu'être cher à Maître Jean : c'est probablement Jahn qui donna la première impulsion au patriotisme charnel allemand.

L'univers de Jahn ne se restreignait pas qu'au sport : la musique, la poésie, le chant, la danse traditionnelle et les activités manuelles furent aussi mises en avant, ainsi que les enseignements essentiels sur l'esprit ancestral et l'histoire ancienne de nos peuples, autant de leçons de vie visant à forger un mental d'hommes libres et forts à notre jeunesse.

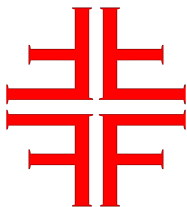
Il est surtout connu dans la sphère germanophone comme le fondateur du mouvement gymnique allemand, qui a inventé le premier club d'athlétisme au monde, au sens moderne du terme, sous le nom de **Turnverein** (signifiant « association d'athlétisme et de gymnastique »), qui existe d'ailleurs encore en Allemagne comme en Autriche où il est le plus actif. Il créa cette structure en réaction à l'occupation napoléonienne de l'Allemagne, au dépérissement de la culture et de l'esprit de résistance Allemands dans ces années troublées. Les jeunes Allemands n'ayant alors pas le droit de se former à l'art de la guerre, il prit le parti de créer cette structure pour permettre à la jeunesse de se viriliser, et de recevoir en même temps des enseignements en histoire, en culture traditionnelle, visant à éveiller en elle un sentiment de fierté nationale. On y pratiquait le sport mais aussi le chant, la poésie, la musique, ce qui paraîtrait bizarre dans les clubs d'athlétisme actuels. On peut ici trouver une analogie avec le mouvement olympique tel qu'initié par le Normand Pierre de Coubertin — ayant relancé les Jeux Olympiques voici plus d'un siècle — dans sa promotion d'une « **éducation totale** » à travers le sport. Ou encore avec l'organisation française Jeunesse et Montagne pendant la seconde guerre mondiale, qui visait un même objectif au sein des jeunes chasseurs alpins démilitarisés durant l'Occupation.

De par son rôle de précurseur, F.L. Jahn est surnommé Turnvater Jahn, « **le père de la gymnastique** ». Il a eu pendant longtemps un grand rayonnement dans les milieux intellectuels allemands. Son œuvre et sa geste contribuèrent à enflammer après sa mort l'esprit du mouvement wandervogel.

« Le concept de *Volkstum*, qu'il introduisit dans le discours politique avec cet ouvrage, décrit des traits de caractère qui seraient propres à tous les membres d'une nation et qui les distingueraient des autres nations. C'est en particulier contre la France qu'il dirigea sa colère [...] »



Son organisation, toujours active, a comme logo-type une sorte de croix, appelée **Turnerkreuz** (« *croix du gymnaste* », ci-contre) composée de 4 F, pour signifier son intéressante devise « **Frisch, Fromm, Fröhlich, Frei** » (« *Vigoureux, loyal, joyeux, libre* »)



Sa vie

Friedrich Ludwig Jahn est le fils du pasteur protestant Alexander Friedrich Jahn (1742-1811), et sa mère Dorothea Sofia née Schultze (* 1751) fut elle-même fille de pasteur. Il a d'abord été éduqué par son père. En 1791, il fréquenta le lycée de Salzwedel (Altmark), qui prit son nom en 1931 (*Jahngymnasium Salzwedel*). Puis, à partir de 1794, il fréquenta le lycée Zum Grauen Kloster à Berlin, qu'il quitta deux ans plus tard sans avoir obtenu de diplôme.

Sans le baccalauréat, il s'inscrivit en 1796 à l'université de Halle pour y étudier la théologie. Vers 1800, Jahn, épris de méditations romantiques, se cachait souvent à Halle dans une grotte creusée dans un rocher au bord de la Saale, connue aujourd'hui sous le nom de grotte de Jahn. Il milita et œuvra pour le maintien de la pureté de la langue allemande et rédigea l'ouvrage *Patriotismus in Preußen* (« *Patriotisme en Prusse* »), suite à quoi il dut quitter Halle pour Breslau. En 1800, il fut jugé à Leipzig et interdit de séjour dans toutes les universités allemandes. De juillet 1801 à janvier 1802, il séjourna à l'université brandebourgeoise de Francfort sans y être officiellement inscrit.

Au total, Jahn a passé sept ans dans diverses universités, dont l'université de Greifswald, où il a rencontré **Ernst Moritz Arndt** en 1802 et où est née l'idée patriotique de l'« **Allemagne unie** ».

Après quelques années comme précepteur dans le Mecklembourg, Jahn, qui s'intéressait entre-temps de près à la langue et à l'histoire allemandes, poursuivit ses études à l'université de Göttingen de 1805 à 1806. C'est à cette époque qu'il se fiança à Helene Kollhof, qu'il épousa en 1814. Le couple eut trois enfants. Jahn appartenait à l'ordre étudiant des Unitistes.

Développement de sa vision du monde

Jahn quitta Greifswald, une fois encore sans avoir obtenu de diplôme, et se rendit tout d'abord à Neubrandebourg, où il enseigna de 1803 à 1804 en tant que précepteur aux en-

fants du baron Friedrich Heinrich (Gottlieb) von le Fort (1762-1833). C'est alors qu'il introduisit la gymnastique à Neubrandebourg avec les élèves des classes supérieures du lycée lors d'excursions dans les environs proches. Il se rendit ensuite à la verrerie de Sophienthal près de Waren (Müritze), puis à Léna en tant que professeur privé. En 1807, il rencontra **Johann Christoph Friedrich GutsMuths** à Schnepfenthal, à qui il dut sa passion pour la gymnastique et sa motivation à les promouvoir en Allemagne. Pendant la guerre avec l'Empire napoléonien (bataille de Léna et d'Auerstedt), Jahn servit de messager pour le compte du gouvernement. En 1810, il travailla à l'institut d'éducation de Plamann à Berlin, mais échoua ensuite à un examen pour le poste de professeur principal à Königsberg. Il devint alors professeur auxiliaire à Berlin et s'y consacra à la gymnastique.



Au début, Jahn était encore d'obédience borussienne : en 1800, il publia sous pseudonyme un ouvrage sur la promotion du patriotisme dans l'Empire prussien. Sous l'influence des guerres napoléoniennes, il devint un nationaliste allemand. Dans son ouvrage *Deutsches Volksthum*, rédigé en 1808 et publié à Lübeck en 1810, il esquisse pour la première fois son nationalisme résolu. Le concept de *Volksthum*, qu'il introduisit dans le discours politique avec cet ouvrage, décrit des traits de caractère qui seraient propres à tous les membres d'une nation et qui les distingueraient des autres nations. C'est en particulier contre la France qu'il dirigea sa colère, en des termes semblant intemporels, tant ils se transposent parfaitement à tous les pays d'Europe de l'Ouest actuels sous l'empire de la *Pax Americana* :

« Malheureuse Allemagne ! Le mépris de ta langue maternelle s'est terriblement vengé. Depuis longtemps déjà, tu étais vaincue à ton insu par une langue étrangère, réduite à l'impuissance par l'addiction à l'étranger, avilie par l'idolâtrie de l'étranger. Jamais ton vainqueur n'aurait triomphé plus que dans tout autre pays, si l'idolâtrie de sa langue n'avait pas participé à la lutte [...] Cette langue a envoûté tes hommes, séduit tes jeunes gens, déshonoré tes femmes. Allemands, ressentez à nouveau, avec une mâle hauteur d'esprit, la valeur de votre noble langue vivante, puisez dans sa source originelle qui ne tarit jamais, creusez les anciennes sources, et laissez de côté les sarcasmes de Lutèce ! »

Jahn s'opposait également à l'ancienne société allemande des classes sociales. Il reven-



diquait le besoin d'égalité des droits civiques pour tous les Allemands, l'éducation nationale, une chance égale d'ascension sociale pour les enfants des classes inférieures et l'unité nationale. Il associait cependant ces revendications d'apparence moderne à des attaques furieuses contre tout ce qu'il considérait comme non allemand : « **La haine de tout ce qui est étranger est le devoir de l'Allemand** ». Il nourrissait aussi une vision raciale en s'opposant au « **mélange des peuples** » et prophétisait l'extinction aux « **peuples aveugles** ». Son œuvre contient également quelques déclarations antisémites, les juifs étant vus comme corrupteurs de la nation allemande. Davantage, Jahn était d'avis que l'Allemagne était supérieure à toutes les autres nations et qu'il était donc de son devoir de « **bénir la terre en tant que sauveur et d'implanter des germes d'humanisation dans les peuples** ». Selon lui, l'Allemagne devait et pouvait jouer un rôle plus important en Europe si l'on se souvenait de l'unité des Allemands. Pangermaniste avant l'heure, il envisageait l'existence d'une « **Grande Allemagne** » à laquelle appartiendraient également la Suisse, la Hollande et le Danemark. Dans des airs pré-wagnériens, la capitale en serait alors la nouvelle ville de « *Teutona* », qui serait fondée en Thuringe, où se rencontreraient les grandes routes venant des villes frontalières « allemandes » que seraient alors Genève, Memel, Fiume, Copenhague, Dunkerque et Sandomir.



Pierre commémorative e Jahn sur l'avenue de Travemünde en souvenir du premier terrain de sport de Lübeck.

Le mouvement gymnique et national allemand.

Le 13 novembre 1810, Jahn et onze de ses amis fondèrent à Hasenheide, près de Berlin, la secrète *Ligue Allemande pour la Libération et l'Unification de l'Allemagne* (Deutscher Bund zur Befreiung und Einigung Deutschlands). Elle était ouverte exclusivement aux hommes

« **d'origine allemande** », les juifs, même convertis au christianisme, étant exclus d'adhésion. Les longues randonnées que Jahn entreprenait avec ses élèves ont finalement donné naissance à des activités de gymnastique régulières. Le 19 juin 1811, il commença les cours de gymnastique en public au point de rencontre du groupe d'élèves et de ses amis. Cette date est considérée comme le jour officiel de la naissance du mouvement gymnique. La Hasenheide fut le premier terrain de gymnastique allemand à être équipé d'appareils inspirés de ceux de GutsMuths. De même, les exercices physiques que Jahn appelle gymnastique sont issus du modèle de GutsMuths, mais Jahn entendait par gymnastique l'ensemble des exercices physiques. En effet, les exercices aux agrès ont été développés et complétés par des jeux, de la natation, de l'escrime et de la randonnée. En 1811, Jahn fonda le club de gymnastique de Berlin, qui comptait déjà 778 membres en 1815. Sur cet exemple, des associations de gymnastique furent fondées dans 150 villes d'Allemagne, regroupant au total 12 000 gymnastes dès 1818.

Le but du mouvement gymnique n'était qu'en apparence le sport. En fait, il importait davantage de forger une volonté nationaliste et de former les gymnastes de façon paramilitaire afin de vaincre les « **ennemis de la liberté** ». Ces ennemis étaient les Français et les princes allemands, auxquels Jahn reprochait d'empêcher l'unité et la liberté de la nation allemande. Il était contre les petits États et pour une Allemagne unifiée. Il portait son attention sur la jeunesse et voulait la préparer à un éventuel combat. Il a inventé la gymnastique comme activité physique pour tous, avec une utilité certaine dans une perspective de défense nationale et populaire. Jahn a développé la gymnastique dans le sens d'une « **éducation patriotique pour la préparation à la guerre de libération** ». Pour lui, la gymnastique était étroitement liée à des objectifs politiques : la libération de l'Allemagne de la domination napoléonienne, l'idée d'un futur empire allemand dirigé par la Prusse et la participation des citoyens au destin de ce nouvel ensemble. Pour ce faire, les gymnastes devaient agir comme des guérilleros, lesquels avaient été utilisés pour la première fois peu de temps auparavant lors de la guerre d'indépendance espagnole contre Napoléon. Jahn tenta de faire comprendre à la cour royale prussienne la nécessité de la révolte. Apparemment, il se mit d'accord avec Gerhard von Scharnhorst et Karl August von Hardenberg sur la création d'un corps-franc, car il arriva au lieu de rassemblement avant même que la demande de création du corps-franc de Lützow ne soit présentée au roi Frédéric-Guillaume III par les ministres. Avec quelques gymnastes de Berlin, il se rendit également à Breslau, et il put convaincre de nombreux autres amis et connaissances de ses années étudiantes de rejoindre le corps. Lors de son voyage, il encouragea la création du premier terrain de gymnastique sur les monts Laudon de la banlieue de Francfort-sur-l'Oder.



Au sein du corps-franc, sa fonction était surtout administrative et organisationnelle, s'y consacrant au recrutement de volontaires, facilité par sa bonne connaissance des contrées du nord et du centre de l'Allemagne. Il y fut aussi parfois actifs en tant que chef de bataillon.

La défaite de Napoléon lors de la bataille des Nations à Leipzig en 1813 créa les conditions de la libération nationale de l'Allemagne, et le souhait de Jahn devint, dans un certain sens, réalité.

Cette année-là, Jahn revendiqua : «... la **liberté d'expression, la constitution, l'unité de la patrie...** ». La même année, il reprit en main à Berlin le club de gymnastique dirigé entre-temps par Ernst Wilhelm Bernhard Eiselen. Il contribua à la diffusion de la gymnastique là où il le pouvait en missionnant des chefs de file et en visitant lui-même différents stades de gymnastique lors de ses tournées sportives.

Le point culminant et le tournant des débuts de la gymnastique se situent dans les années 1817-18. Après les guerres de libération, les forces politiques conservatrices gagnèrent à nouveau en influence en Prusse. Le printemps des réformes était donc terminé.

Début de la restauration

Le Congrès de Vienne déçut Jahn, car une politique d'équilibre européen s'y était imposée. La Confédération allemande réprima les mouvements constitutionnels libéraux dans les États individuels. Parmi les véritables objectifs de Jahn, seule la libération de l'occupation française avait été réalisée. Mais ni l'unité allemande ni un « État populaire » égalitaire, tel qu'il l'espérait selon le chant des gymnastes « *An Rang und Stand sind alle gleich* » (« tous égaux en rang et en statut ») n'avaient été réalisés. Jahn rêvait alors d'une nouvelle prise d'armes contre la France : « **L'Allemagne a besoin d'une guerre de son propre chef [...] pour se déployer dans toute la plénitude de son caractère populaire. [...] L'Allemagne sur la Romandie !** »

En 1817, il entama une série de conférences sur le Volkstum allemand, dans lesquelles il dénonça les abus de l'armée prussienne et déplora la limitation des droits civiques dans l'État. Il se créa ainsi des ennemis, comme le chancelier d'État Hardenberg, qui voulait que la gymnastique soit placée sous la surveillance de l'État prussien dans les écoles. En outre, il exprimait régulièrement son patriotisme ou son nationalisme en termes crus. Il n'était pas rare que les auditeurs soient désagréablement touchés par sa brusquerie, par exemple lorsque Jahn diabolisait la langue française et son apprentissage, même après la victoire sur Napoléon. Il défendait également une morale autoritaire. Ainsi, il invitait à la modération sexuelle dans son concept de Volkstum, et recommandait la castration comme punition en cas de faute de mœurs grave :

« La tempérance reste le sel du plaisir des sens, l'élixir de la jouissance, l'âme de la vie. Chaque homme qui transmute son humanité en bestialité, qui veut prouver sa virilité et sa masculinité par la force du reproducteur bestial et du vulgaire étalon, celui-là est déjà mentalement et moralement émasculé et mérite d'expier corporellement une telle abomination sous le couteau castrateur ».

Le mouvement des *Burschenschaften* (corporations étudiantes nationalistes) était également étroitement lié au mouvement gymnique. Ils poursuivaient en fait les mêmes objectifs politiques. Il existait toutefois de petits groupes qui se démarquaient de ces objectifs. Le libéralisme allemand s'est alors divisé en une tendance démocratique et une tendance nationale-libérale.

La fête de la Wartburg qui eut lieu les 18 et 19 octobre 1817 intervint au point culminant du mouvement gymnique en Allemagne, avec plus de 100 stades de gymnastique rien qu'en Prusse. C'est à cette occasion qu'eut lieu, à l'initiative de Jahn, le premier autodafé de livres des temps modernes dans les pays germanophones. Une Nuit de Cristal avant l'heure en quelque sorte. Outre le Code civil, on brûla entre autres la *Germanomanie* de Saul Ascher, dans lequel l'auteur se moquait de Jahn. Ce dernier n'était pas présent à la fête, mais il avait dressé la liste des livres. Son élève Hans Ferdinand Maßmann avait joué un rôle déterminant dans cette action. Ce n'est pas tant le fait qu'Ascher était juif qui était au premier plan, Jahn s'indignait bien plus de sa « **Französelei** » (sa « *francomanie* », ou « *fransquillonne-rie* » comme diraient actuellement les Flamands pour se moquer de leurs compatriotes flamands jouant aux francophones pour « *faire bien* »). L'autodafé attira les soupçons du chancelier autrichien Metternich. De plus, après avoir rendu hommage aux étudiants de la fête de la Wartburg, Jahn devint de plus en plus mal vu par le ministère prussien. Il ne fut plus autorisé à donner officiellement son cours sur les traditions populaires allemandes à l'université au cours du semestre d'hiver.

Interdiction de la gymnastique et incarcération

Jahn fut arrêté le 13 juillet 1819 et deux de ses enfants moururent la même année. Il passa les cinq années suivantes en détention à Spandau, Küstrin et Kolberg. En 1823, sa femme mourut également. Jahn ne fut pas autorisé à assister à ses funérailles. Le poète et juge E. T. A. Hoffmann mena l'enquête sur le cas de Jahn et de son entourage. Jahn minimisa son rôle pendant la décennie qui venait de s'écouler, ce qui fut couvert par ses amis, également interrogés. En 1820, Hoffmann rendit alors un verdict clément, malgré l'accusation du conseil-



ler d'État Johann Ernst Theodor Janke, un ancien membre de la *Ligue allemande secrète*. Jahn devait être libéré, car aucun soupçon de trahison ne lui avait été reproché. Cependant, « **sur ordre supérieur** », Jahn fut maintenu en captivité politique pendant cinq ans malgré le verdict, car il était toujours soupçonné d'activités révolutionnaires. Aux côtés de Johann Gottlieb Fichte et Ernst Moritz Arndt, Jahn était considéré comme le père spirituel du mouvement étudiant pour la liberté et l'unité. Mais alors que la plupart des meneurs du mouvement national allemand se résignaient à la Confédération allemande dirigée par Metternich après le Congrès de Vienne, Jahn s'accrochait imperturbablement à ses idées. Le 15 mars 1825, il fut libéré à condition de ne pas habiter dans une ville universitaire ou lycéenne (sic), l'homme étant manifestement perçu comme un baril de poudre auprès de la jeunesse pour les autorités.

Réhabilitation

En 1825, il épousa sa deuxième femme, Emilie, de 25 ans sa cadette, qui était enceinte de lui. Il déménagea avec elle la même année à Freyburg an der Unstrut (aujourd'hui en Saxe-Anhalt), où il vécut comme retraité sous la surveillance de la police. C'est là que se trouve encore aujourd'hui le plus ancien gymnase d'Allemagne, dont Jahn avait initié la construction après sa réhabilitation politique. En septembre 1828, il fut expulsé jusqu'en 1835 à Kölleda en raison de ses contacts avec des élèves et des enseignants, où il vécut en grande partie isolé jusqu'en 1836. Cette année-là, il retourna à Freyburg. Il y travailla à une histoire de la guerre de Trente Ans et à une présentation de la germanité préchrétienne. Toutes ses notes furent cependant victimes de l'incendie qui détruisit complètement la maison qu'il louait le 5 août 1838. Grâce à l'aide de l'État et à des dons privés, il put s'installer dans un nouveau bâtiment en 1839. Au fil des années, les réglementations s'assouplirent et les médecins et les pédagogues encouragèrent la renaissance de l'éducation physique. En 1837, l'exercice physique fut à nouveau autorisé dans les lycées.

Dans ses polémiques nationalistes, Jahn resta toujours aussi virulent. En 1832, il publia *Merke zum deutschen Volksthum* (« Notes sur

les traditions populaires allemandes ») dans lequel il se montra critique envers le mouvement politique du Vormärz et notamment de la Jeune Allemagne. L'enthousiasme de ces derniers pour la révolution française de Juillet et l'insurrection polonaise de novembre 1830 le dégoûtait : « **Honte, misère, malédiction, ruine et mort sur tout Allemand qui attend de l'étranger le Sauveur** ». En 1833, il polémiqua contre les émigrés allemands dans ses Lettres aux émigrés : « **Vous, les hurleurs de l'Ohio et les couteaux du Missouri, vous faites de l'Allemand un partout et un nulle part, un sans-dessus-dessous, un ni-queue-ni-tête, et vous tenez pour cela sa véritable vocation, celle de parcourir sans cœur le monde en juif, négriifié et tziganisé des pieds, des mains et de la tête** ». En février 1834, il concentre ses diverses aversions dans une remarque désobligeante sur le livre de Karl August Varnhagen von Ense consacré à sa femme Rahel (juive, née Levin) : « **De tout ce livre aux épais feuillets s'échappe le parfum funèbre aux relents de violettes de la baroque nouvelle classe cosmopolite. C'est la scène funèbre (*Lustrum doloris*) de la nouvelle classe des citoyens du monde, apatride, enjuivée, expatriée** ». Il eut également des mots très durs contre Heinrich Heine (lui aussi d'origine juive), qu'il qualifia de déserteur s'étant démasqué par ses attaques moqueuses contre la situation en Allemagne et le mouvement gymnique lui-même.

En 1840, Frédéric-Guillaume IV amnistia Jahn et le réhabilita complètement, la surveillance policière fut levée. Jahn récupéra la croix de fer des guerres de libération qui lui avait été retirée. En 1842, Frédéric-Guillaume IV abrogea le décret de son père et mit ainsi officiellement fin à l'interdiction de la gymnastique. De plus, Jahn se vit rembourser les 1500 thalers qu'il avait investis à l'époque dans le stade de gymnastique et d'athlétisme de Hasenheide. De plus, il recevait régulièrement des dons de clubs de gymnastique, qui étaient à nouveau légaux et dans lesquels il était vénéré comme le « **père de la gymnastique** ». Jahn était ainsi enfin débarrassé de ses soucis financiers.

En 1848, Jahn fut nommé au pré-parlement allemand. Peu après, il fut élu à l'Assemblée nationale de Francfort-sur-le-Main dans l'église Saint-Paul. Il s'engagea alors pour le calme et l'ordre, et défendit l'idée d'un empire héréditaire





prussien. Il se détourna progressivement du mouvement gymnique, car ce dernier prenait un tournant de plus en plus démocratique auquel il n'adhérait pas. Il perdit ainsi une partie de sa popularité, mais parvint tout de même par la suite à être pleinement reconnu comme un pionnier de l'éducation physique.

Jahn mourut à l'âge de 74 ans, le 15 octobre 1852 à Freyburg an der Unstrut où il fut inhumé. C'est sur sa sépulture que le pignon du premier gymnase allemand a été aménagé, qui servit par la suite de lieu de commémoration. À l'occasion des Jeux olympiques de Berlin en 1936, ses ossements ont été déplacés. Ils ont trouvé leur dernière demeure dans la cour d'honneur de la maison qu'il avait construite en 1838-39. Ce bâtiment abrite aujourd'hui le musée Friedrich-Ludwig-Jahn.

« **Frisch, fromm, fröhlich, frei** »
Vigoureux, loyal, joyeux, libre

La devise des gymnastes remonte à une devise du XVI^e siècle (**Frisch, frey, fröhlich, frumb - Sind der Studenten Reichthumb!**: « *Vigoureux, loyal, joyeux, libre, telle est la richesse des étudiants!* »). Jahn l'a érigée en 1816 en devise morale des gymnastes dans son manuel de gymnastique **Die deutsche Turnkunst** (« *Frisch, frei, fröhlich und fromm - ist des Turners Reichtum* »).

Fin 1843, Jahn exposa à la communauté gymnique de Francfort la signification de la devise qu'il a fait apposer sur le fronton de sa maison de Freyburg, aujourd'hui musée Friedrich-Ludwig-Jahn :

- « Aspirer avec **VIGUEUR** à ce qui est juste et accessible, faire le bien, penser au mieux, et choisir le meilleur » ;
- « Se tenir **LIBRE** de l'impulsion de la passion, de la pression du préjugé et des angoisses de l'existence » ;
- « Jouir **JOYEUSEMENT** des dons de la vie, ne pas se laisser aller à la rêverie devant l'inévitable, ne pas se figer dans la douleur quand le devoir est accompli, et se doter du plus grand courage pour s'élever au-dessus de l'échec de la meilleure façon » ;
- « Accomplir **LOYALEMENT** ses devoirs, dans l'intérêt du peuple, ne pas abandonner sa patrie. En retour viendra la bénédiction d'un corps et d'une âme en bonne santé, par un contentement qui compensera toutes les richesses, par un sommeil réparateur après le poids de la journée, et par un doux sommeil après la fatigue de la vie ».

La fédération socialiste des gymnastes ouvriers, fondée en 1893, transformera plus tard la devise de Jahn en un nouveau slogan :

« **Frisch - Frei - Stark - Treu** »,
« Vigoureux - Libre - Fort - Fidèle ».

Arnvald du Bessin



À l'occasion des Jeux olympiques de Berlin en 1936, ses ossements ont été déplacés. Ils ont trouvé leur dernière demeure dans la cour d'honneur de la maison qu'il avait construite en 1838-39. Ce bâtiment abrite aujourd'hui le musée Friedrich-Ludwig-Jahn. »



Mazzini ou le Devoir Social National

par Gabriele Adinolfi



Giuseppe Mazzini

Giuseppe Mazzini était l'un des grands hommes qui se sont battus pour l'unité italienne et un maître de la pensée. Jusqu'à ce qu'après 1968 il n'y avait pas de honte pour la patrie et la nation, sa figure était familière aux élèves du primaire et du collège, donc à moi.

Il a été aussi une figure de référence pour plusieurs partis politiques, notamment les Républicains, les Nationalistes et les Fascistes.

Jean Mabire l'a présenté au public français il y a quarante ans avec sa plume sublime grâce à laquelle il a toujours su magistralement représenter les hommes dans leur pleine réalité charnelle et dépeindre leurs actes d'une manière si tangible qu'elle nous implique directement; et cela sans jamais perdre de vue les motivations, les contenus, les nuances et l'objectivité.

Ainsi un Mazzini magnifiquement peint dans ses émotions, ses sentiments, son transport, ses épreuves, son intransigeance, son dévouement et sa sobriété, ne prend pas la main de l'Auteur qui est capable d'identifier un à un les points essentiels de sa pensée, de son action et ses extraordinaires innovations.

Considérant qu'il n'avait pas à sa disposition les moyens actuels qui permettent de vérifier rapidement les sources et de pouvoir les croiser, comment Mabire a-t-il si bien connu autant de tels hommes, pensées et faits reste un mystère mais il fit preuve d'un talent extraordinaire, d'empressement et d'intelligence. Une intelligence qui se reflète ensuite, avec sa nature empathique et noble, dans la façon dont il saisit les protagonistes dans ce qu'ils avaient de plus noble, quel que soit le camp dans lequel ils militent.

Mabire met parfaitement en évidence comment Mazzini était à la fois un poète, un romantique et un prophète, ayant en quelque sorte conçu la Religion de la Patrie.





Gabriele Adinolfi

Pour ces raisons, il le présente comme un janséniste puis un déiste quelque peu attiré par le paganisme.

Mazzini avait certainement une vision religieuse dans laquelle il unissait Dieu et la Patrie comme inséparables, ce qui lui a permis d'avoir une idée particulière du nationalisme comme nous le verrons.

Les jugements sur Mazzini ont été variés et même impitoyables, puisque toutes ses conspirations étaient motivées par une foi absolue dans l'action et par une certitude religieuse qui ignorait les données pratiques et tout compromis. Dans ces échecs continus, un parallèle historique peut être établi avec Che Guevara qui toutefois était un guerrier, mais il ne faut pas oublier que l'Italien aussi a agi et combattu personnellement, a été emprisonné, exilé, recherché, condamné à mort et a refusé son amnistie, une fois l'Italie réunifiée. En pratique, l'Italie fut faite non par lui mais avant tout par un guerrier, **Giuseppe Garibaldi**, un homme d'État, **Camillo Benso di Cavour**, et un roi, **Vittorio Emanuele II de Savoie**. Mais c'est vrai ce que Mabire a parfaitement saisi : sans les idées. L'organisation et la propagande de Mazzini, sans son dévouement exemplaire, aucun d'entre eux n'aurait même entamé l'entreprise et peut-être n'y aurait-il même jamais eu de cause nationale.

L'auteur rappelle que la première Internationale de l'histoire a été fondée par Mazzini et que Marx l'a ensuite copiée. Marx et Bakounine, comme il le souligne, lui ont fait une concurrence impitoyable et ont tenté de le discréditer car contrairement à eux, il ne prêchait pas la lutte des classes mais l'harmonie des classes. Ce qu'il n'entendait pas par paix capitaliste, loin de là, ayant à cœur avant tout les pauvres et les dépossédés. Ce devaient être la générosité, la justice, le devoir et le sentiment d'appartenance à combattre les injustices sociales, dans l'appartenance nationale commune.

Pour cette raison, les philosophes idéalistes, comme le grand réformateur culturel fasciste Giovanni Gentile, se sont inspirés de sa pensée et non de celle matérialiste qui se moquait de ce qu'elle considérait comme des abstractions.

Pour le juriste Carlo Costamagna, auteur entre autres de *La doctrine du fascisme* :

« En vérité il est facile de

trouver précisément chez

Mazzini le point de départ de plusieurs idées de la reconstruction fasciste de l'État, surtout en ce qui concerne ce système central qui s'intitule de la notion d'entreprise. C'est Mazzini en effet qui a dénoncé « l'école étrangère qui... place la souveraineté dans l'individu, dans le moi sans la notion de loi, et donc de devoir collectif, elle trouve, partout où elle apparaît, des droits suprêmes inviolables et se fonde sur ceux de toute sorte. Pour elle, l'État n'est rien d'autre qu'un agrégat d'individus sans but commun, si ce n'est l'intérêt de chacun ». Et c'est Mazzini, toujours dans le programme de la « Roma del Popolo », qui affirmait que « si le but de la politique est l'application de la loi morale à l'ordre civil d'une nation, la fin de l'économie est l'application de la même loi à « l'ordonnement du travail, de la production et de la distribution », ces mots doivent être rapprochés du paragraphe I de la Charte fasciste du travail pour la définition qu'il donne de l'État comme unité éthique, économique et politique ».

De plus, il faut souligner comment Mazzini a inauguré la conception militaire du parti et de la propagande, avec une discipline absolue, avec une hiérarchie et autour du noyau central composé d'un journal, ce qui fait de lui le précurseur à la fois de Charles Maurras et de Lénine.

Il était convaincu qu'il ne peut y avoir de révolution sans préparation politique et culturelle et donc que la pensée et l'action, fusionnées, sont indispensables. En cela, il a également anticipé Gramsci.

Mazzini fut aussi le premier, après l'épopée napoléonienne, à parler d'unité européenne. Outre *Giovine Italia*, il fonde la *Jeune Europe* et pense à la Sainte Alliance des Peuples. Un thème que Benito Mussolini reprend depuis 1921, anticipant de beaucoup les Allemands et avec beaucoup plus de conviction sur ce thème qui ne devient important pour eux que pendant la guerre. Le Duce l'a fait dans son journal : *Il popolo d'Italia*. Le journal de Mazzini s'appelait *L'Italia del popolo*, c'est à dire *L'Italie du peuple*...



Comme le rappelle Mabire, le patriote du XIXe siècle a parfaitement saisi l'aspect occidental du type européen. Une chose que nous avons tendance à rejeter aujourd'hui à cause du modèle américain qui a pris le dessus, mais dont les Romains étaient conscients depuis le Second Triumvirat.

C'est ainsi que rapporte sa réflexion :
« L'Europe est émancipée; elle l'est depuis Marathon. Ce jour là le principe stationnaire oriental fut vaincu pour toujours; la liberté baptisa notre sol; l'Europe marcha. Elle marche encore ».

Enfin on doit, ou du moins je dois, à Mabire la découverte de la rencontre en Suisse entre Mazzini et Nietzsche et l'exaltation que ce dernier fit du premier. Cela peut peut-être nous expliquer comment et pourquoi le philosophe allemand en est venu aussi à faire l'hypothèse d'une Europe unie.

Le Duce, Benito Mussolini avait eu un prédecesseur ainsi nommé par ses disciples, précisément Giuseppe Mazzini, qui avait une vénération pour Dante, le grand poète exilé du Moyen Âge qui avait déjà indiqué dans la mythique figure futuriste du Duce ou du Veltro, la grande renaissance italienne et impériale à la fois. Peut-on tracer une lignée ?

Ainsi écrivait le chef du fascisme naissant en 1919 : **« Nous travaillons dur pour traduire dans les faits ce qui était l'aspiration de Giuseppe Mazzini : donner aux Italiens le « concept religieux de la Nation ». Jeter les bases de la grandeur italienne dans le monde, à partir du concept religieux de l'italianité, doit devenir l'impulsion de notre vie ».**

Mazzini fut une figure de référence du Régime et plus encore de la République Sociale Italienne dans laquelle le secrétaire national du Parti Républicain Fasciste, fondateur et chef des Brigades Noires, Alessandro Pavolini, autre poète, homme de lettres, guerrier incorruptible, dévoué au sacrifice, le prit comme modèle pour lui et pour les autres.

À la base de tout cela se trouvait la religion du Devoir : les devoirs humains devant précéder les droits de l'homme.

Cette conception s'exprime dans la brochure Des devoirs de l'homme, que Mabire ne laisse pas passer inaperçue.

Et là encore Costamagna :

« Le Devoir ! Voilà la vie, et la vérité, la splendeur de Dieu. L'essence morale de l'homme le met face à face avec Dieu. Malheureux est celui qui ne sent pas le doux et irrésistible empire de sa propre conscience morale, qui lui répète et encore :

– Ta vie est mission !

C'est cela la religion, tel est le mysticisme de Mazzini : une philosophie, qui dans sa partie positive se condense en une proposition, une affirmation du caractère essentiellement moral de la vie, c'est-à-dire de la réalité de l'esprit ».

L'un des grands moments de la vie de Giuseppe Mazzini est lié à la République romaine, déclarée en 1849 et étouffée dans le sang par les troupes françaises de la Seconde République après une lutte héroïque et inégale qui produisit tant de héros et de martyrs. A cette époque, l'apôtre de la patrie était l'un des triumvirs avec Aurelio Saffi et Carlo Armellini. Ce fut l'une des pages les plus vaillantes, passionnées et participatives de l'épopée du Risorgimento italien. Dans le sentiment et la pensée de Mazzini, Rome était fondamentale, centrale et indispensable pour l'Italie : l'État pontifical devait être aboli. Comme Mabire l'a parfaitement noté, il avait parlé de la Troisième Rome, un concept maintenant utilisé abusivement et hors de son contexte. Cela aurait été la troisième époque de grandeur de la Ville Éternelle. Après la Rome de l'Antiquité et la Rome de la Renaissance.

La Romanité de Mazzini, puis du fascisme, doit être saisie dans son intégralité et c'est seulement ainsi que l'on peut comprendre comment le nationalisme italien n'a jamais été par-





ticulièrement fermé, prévaricateur ou dépréciant les autres. La mission éternelle de Rome exprimait quelque chose qu'il n'est pas facile de rendre en français : l'Universalité. Pour les Romains et pour la langue italienne, universel ne signifie pas uniforme, identique, global mais, au contraire, ce quelque chose qui nous transcende et donc nous rassemble au sommet, nous amenant à mieux réaliser nos identités et nos particularités. Cela devait être le fondement de l'internationalisme des nationalistes qui est aujourd'hui malheureusement compris d'une manière très différente.

Cette conception implique un sens de la verticalité et c'est en quoi l'internationalisme mazzinien et mussolinien diffère de celui marxiste qui n'a qu'une perception horizontale de la réalité.

Et dans la même ligne il faut comprendre la phrase de Mazzini citée par Mabire « **Nous élevons la question politique à la hauteur d'un point de vue philosophique** ».

Un mot que nous avons aujourd'hui tendance à confondre avec intellectuel, mais il l'entendait comme les anciens, c'est à dire comme une transformation radicale du mode de vie, littéralement avec l'amour de la connaissance et de la sagesse. Qui sera ensuite repris d'abord par les Arditi et ensuite par Alessandro Pavolini.

Ainsi comprendrons-nous aussi ce que, par une indiscutable empathie humaine et grandeur d'âme, Mabire a saisi chez Mazzini : la sienne c'était une œuvre d'amour.

Le fait qu'aujourd'hui ce mot soit confondu avec le piétisme, avec une hypocrisie bon enfant et avec une rhétorique respectable ne doit pas nous pousser à le rejeter, il serait plutôt temps pour nous de revenir à le comprendre et l'incarner, car le ressentiment, la haine, la rancune et la cécité ne sont pas exaltants et ne mènent nulle part. Mazzini, comme le montre le récit de ses funérailles par Jean Mabire, reste immortel à toujours précisément par son amour et son dévouement.

Gabriele Adinolfi



10,00 €



« [...] il serait plutôt temps pour nous de revenir à le comprendre et l'incarner, car le ressentiment, la haine, la rancune et la cécité ne sont pas exaltants et ne mènent nulle part. Mazzini, comme le montre le récit de ses funérailles par Jean Mabire, reste immortel à toujours précisément par son amour et son dévouement. »





Sandor Petöfi, l'éveilleur hongrois

par Thibaut Gibelin



Sandor Petöfi

Sandor Petöfi naît le 1^{er} janvier 1823 et meurt au combat face aux cosaques du Tsar le 31 juillet 1849. Dans l'intervalle, une œuvre originale et fondatrice de la poésie hongroise s'élabore et accompagne l'un des principaux bouleversements politiques du XIX^e siècle européen : **le Printemps des peuples**. Deux siècles après sa naissance, Pétöfi occupe une place de choix dans le panthéon national hongrois. Il fut le héraut du romantisme, du nationalisme et des aspirations libérales de son temps. Qu'en reste-t-il aujourd'hui ? Le romantisme a passé ; les monarchies abattues ou avilies, le système parlementaire n'a triomphé que pour dévoyer les peuples privés d'une élite véritable ; l'État-Nation s'est imposé partout en Europe et sert généralement de marchepied au mondialisme. En un mot, le zèle révolutionnaire n'a apporté qu'ébauche et désillusion. L'occasion de relire avec Jean Mabire le destin d'un insurgé lyrique pour comprendre la portée et les limites de l'enthousiasme révolutionnaire.

Parmi les aventuriers de l'histoire retenus par Jean Mabire, le poète hongrois Sandor Petöfi dégage peut-être la fièvre romantique la plus pure et la plus intense. L'impression est accrue par le talent et le parti pris de Jean Mabire. Son objectif s'apparente à celui qu'Edmond Rostand assignait à ses chefs-d'œuvre dramatiques : « **donner des ailes à l'enthousiasme** ». La fresque que brosse Mait' Jean est une toile du Caravage : un clair-obscur épique. L'ombre domine franchement, tant la vie du bouillant poète semble un corps-à-corps avec la misère ; cette mère du génie exclut toute tiédeur et révèle le sublime, qui jaillit en rayons fulgurants.

Une époque pour avoir 25 ans : le Printemps des peuples

Le Printemps des peuples commence à Paris en février 1848. La médiocre révolution qui renverse Louis-Philippe I^{er} déclenche un séisme à travers l'Europe. La fêrule réactionnaire, sous laquelle le continent a pansé les plaies de l'ère révolutionnaire et napoléonienne, tremble sur ses bases de Berlin à Prague et de Vienne à Milan. En Hongrie grondent les tambours d'une véritable guerre d'indépendance. D'emblée, le lecteur se trouve happé par l'émotion populaire et la verve d'un agitateur-poète de 25 ans. En littérateur accompli, Jean Mabire ouvre sa biographie sur le récit grandiose du 15 mars 1848. Ce jour, Sandor Pétöfi harangue la foule et déclame le poème écrit la veille « *Debout, Hongrois* ». Ce poème, désormais appris dans toutes les écoles du pays, commence ainsi :



Pétöfi occupe une place de choix dans le panthéon national hongrois. Il fut le héraut du romantisme, du nationalisme et des aspirations libérales de son temps. »



*« Debout, Hongrois, la patrie nous appelle !
C'est l'heure : à présent ou jamais !
Serons-nous esclaves ou libres ?
Voilà le seul choix : décidez !
De par le dieu des Hongrois, nous jurons,
Oui, nous jurons
Que jamais plus esclaves
Nous ne serons ! »*

Depuis la Révolution française, une ligne de fracture court à travers l'Europe : tout l'aggrave et rien ne la résorbe. La civilisation est schizophrène, déchirée de part et d'autre de 1789. Le paradigme de cette période, c'est l'opposition entre *Révolution* et *Réaction* et ses multiples déclinaisons : libéralisme contre légitimité, sentiment national contre fidélité dynastique, rationalisme contre révélation chrétienne, romantisme contre classicisme... Vienne s'est figé dans la posture réactionnaire que personnifie le chancelier Metternich. 1848 sonne l'heure de sa disgrâce et amorce un retour de balancier. Toutes les forces d'opposition donnent de la voix en même temps. Le réformateur Széchenyi est vite dépassé. Monte l'étoile de Lajos Kossuth, l'homme fort du parti libéral dont les projets de modernisation étaient invariablement dédaignés par Vienne. Ce 15 mars à Buda et Pest, la foule hongroise portée par l'enthousiasme de Pétöfi soumet à la municipalité douze exigences de la nation hongroise. La révolution n'est qu'ébauchée, c'est un point d'appui pour soulever le pays – à quoi s'apparente désormais le tragique destin de Sandor Pétöfi.

Retour à l'enfance

Comment devient-on le barde d'un peuple ? On ne va jamais si loin que lorsqu'on ne sait où l'on va, et la bohème de Pétöfi vaut celle de Rimbaud. Le jeune Sandor jette ses premiers vers sur le papier où il répugne à noter assidûment ses leçons. Les réprimandes des professeurs et des parents le poussent à la fugue. Il va par les chemins, rejoint une troupe de comé-

diens ambulants. Toute son adolescence est scandée par des va-et-vient entre collège et escapade, discipline contrainte et rêverie sauvage. Très tôt, une fierté revêche et un sens de l'honneur à vif caractérisent sa personnalité. Pétöfi est un enfant de la puszta, la grande plaine hongroise. Ses années d'errance l'assimilent à cette terre où il va aussi souvent pieds nus que chaussé : c'est l'école de son patriotisme. À l'insu de ce rimailleur désargenté, une alchimie s'opère au fil des jours sans pain et des nuits enchantées de lyrisme. Son dénuement épure l'inspiration poétique pour en faire le génie même de l'âme populaire, son orgueil charismatique retrempe la fierté de son peuple soumis à l'étranger.

Du poète populaire au barde politique

Pétöfi fait publier quelques poèmes dans les gazettes de l'époque et trouve une place dans la vie littéraire hongroise au fil des années 1840. Le sentiment de la nature, un lyrisme exacerbé et une soif d'absolu : les thèmes de prédilection du romantisme européen trouvent en Pétöfi leur expression hongroise. Loin de tous parcours académiques, Sandor Pétöfi privilégie la rude simplicité aux effets de style. Sa plus haute ambition est de retrouver ses vers sur les lèvres du peuple.

La vocation de barde populaire de Pétöfi est nourrie par la soif d'absolu propre à la jeunesse. L'aspiration à tout révolutionner trouve à s'employer dans le contexte politique de l'époque. Ce n'est rien de dire que les conceptions politiques renvoient chez lui à des figures simples, aux antipodes du réalisme d'un prince pétri d'expérience. Jean Mabire résume sobrement : **« l'indépendance hongroise se confondait pour lui avec l'idée républicaine. »** Sandor est un jacobin et admire les figures les plus radicales de la Révolution française comme Saint-Just. Autant dire que le poète se tient tout d'un côté de l'hémiplégie de civilisation





descrite plus haut. La lyre et le glaive de l'intransigeance, il les brandit jusque dans l'abîme...

L'ange à la lyre de la Révolution

Sandor Petöfi survole les événements et insuffle en toutes circonstances un esprit épique et prophétique. Au mois d'avril 1848, des élections renouvellent la diète. Petöfi se présente dans une circonscription de la puszta, mais échoue piteusement à être élu. La majorité se méfie d'un agitateur. Dès que les événements retrouvent un cours normal et un cadre institutionnel, Petöfi ronge son frein. Dans la fièvre il se révèle. Le poète en appelle à la rupture complète avec Vienne. Bientôt, la déchéance des Habsbourg est proclamée. C'est donc la guerre. Alors la fièvre nationale montre ses limites. Le royaume de Hongrie est peuplé pour plus de la moitié de non Hongrois : Slovaques, Ruthènes, Roumains, Allemands, Serbes et Croates. Vienne n'a guère de mal à séparer ces populations de la révolution nationale qu'entreprennent les Magyars avec un esprit de supériorité sur leurs voisins. La guerre d'indépendance qui s'ensuit n'a pas de front et guère d'espoir de succès.

Petöfi ne se borne pas à célébrer la guerre salvatrice, il s'y engage et devient aide de camp du **général Bem** qui mène d'héroïques combats en Transylvanie. Le poète brandit alternativement le sabre et la plume. Ses poèmes célèbrent « les sans-grades » et la résurrection de la nation dans le sang versé. Mais la solidarité des souverains condamne l'insurrection hongroise. En 1849, l'armée russe porte secours à l'armée autrichienne. C'est en Transylvanie, dans un combat désespéré, que meurt l'impétueux poète à l'âge de 26 ans. Au mois d'août 1849, les Habsbourg ont rétabli une domination sans partage sur la Hongrie.

Déséquilibre de l'hémiplégie révolutionnaire

Petöfi a allumé un flambeau, la Hongrie s'y est brûlée les ailes. Pourtant, moins de vingt ans après l'écrasement du pays par la coalition du Kaiser et du Tsar, la Hongrie accède à une quasi-indépendance de fait dans le cadre de la double monarchie austro-hongroise. Au juste, que doit-on à Petöfi et aux autres acteurs de la révolution ?

Le poète n'est pas le seul héros de cette page mémorable de l'histoire hongroise. Le personnage central est un homme politique, **Lajos Kossuth**. Entre l'avocat et le poète

régne la méfiance sinon l'antipathie. Pourtant Kossuth est un opposant résolu aux Habsbourg, il assume l'écrasante responsabilité de gouverner la Hongrie en rupture de ban. Ce n'est pas un hasard si la place du Parlement à Budapest porte son nom. Lajos Kossuth finira sa vie en exil dans l'empire ottoman.

Un autre personnage relèvera le pays, le sage **Ferenc Deák**. Celui-ci a participé aux premiers pas de la Hongrie indépendante, puis s'est retiré de la mêlée avant la catastrophe. À la fois réfractaire à l'absolutisme autrichien et dévoué au relèvement interne du pays, il a patiemment attendu un retour de fortune. L'affaiblissement de l'Autriche face à l'unification allemande et italienne impose au Habsbourg de redistribuer les cartes à l'intérieur de leur empire. C'est ainsi que la Hongrie arrache le compromis de 1867 qui fonde l'Autriche-Hongrie.



Le sang et le chant

Quel rôle a joué la poésie de Petöfi dans le redressement national ? L'exaltation du poète a cristallisé le patriotisme hongrois. Il a réactualisé la conscience que les Hongrois avaient d'eux-mêmes. Le sortilège de son verbe partage la responsabilité d'une fuite en avant calamiteuse sur le plan politique. Mais dans la même mesure, la Hongrie lui doit d'avoir administré à la face du monde la preuve de son existence nationale. Malgré trois siècles sous domination étrangère, les Magyars étaient en mesure de payer le prix de leur liberté ; cette résolution a convaincu les Allemands qu'ils ne pourraient durablement faire contre les Hongrois ni sans eux. Sans l'outrance de Petöfi, quelle aurait été la marge de manœuvre du prudent Déak face à Vienne ? Sans Déak, qui aurait offert à la Hongrie les fruits politiques du sang et des chants semés par les plus exaltés ? À deux siècles de distance, ces antagonismes d'hier attestent l'unité organique du peuple davantage encore que les divisions d'une société.

L'héritage de 1848

Il y eut d'autres d'épreuves régénératrice dans l'histoire hongroise. L'insurrection de 1956 contre l'URSS joue le même rôle de défaite fondatrice. Lorsque, le 23 octobre, un cortège de manifestants délègue un groupe d'étudiants au siège de la radio nationale, le pays est muré dans un profond fatalisme malgré la déstalinisation. L'arrestation des étudiants par la police politique suscite la colère de la foule qui elle-même entraîne une fusillade. Alors Budapest s'embrase.





Nouvelle jeunesse, mais même lieu et même rejet de la domination étrangère. La terrible répression menée par l'armée rouge du 4 au 10 novembre rassemble la nation dans le malheur : *Gloria Victis*.



Le Fidesz de Viktor Orban a trouvé un appui décisif dans ces jours pénibles et nécessaires de la mémoire collective. Sa victoire électorale historique au printemps 2010 n'est pas concevable sans les événements de l'automne 2006. Cinquante ans après la révolution anticommuniste, le gouvernement socialiste faisait face à un retentissant scandale sur fond de gestion calamiteuse et de révélations fracassantes. Le 23 octobre cristallise toutes les tensions, et Viktor Orban ne manque pas de déclarer devant une foule de sympathisants : « **Aujourd'hui, cinquante ans après la révolution et seize ans après la chute du communisme, il y a encore des millions de Hongrois qui ne se sentent pas libres.** » L'identification des socialistes et libéraux au pouvoir avec leurs prédécesseurs communistes ruine la crédibilité qui leur reste et érige le camp de Viktor Orban en point de ralliement des forces nationales. Après trois ans et demi de marasme, le Fidesz remporte les élections avec la majorité des deux tiers qui permet d'adopter une autre constitution et d'instaurer la « nouvelle époque » qui se poursuit aujourd'hui.

Dépasser les antagonismes, désigner les nouveaux périls

Le Fidesz se réclame le champion des libertés nationales dans la plus pure tradition politique moderne. Lorsque Viktor Orban prononce le discours d'usage, le 15 mars, il prend les accents d'un Pétöfi en bute à la morgue de Metternich, afin de rassembler son peuple face à l'arrogance du Moloch bruxellois. Le bonapartisme se fonde sur le sacre de la victoire et le plébiscite populaire : sur ce dernier point, on peut dire que l'*orbanisme* est un bonapartisme, fort de ses quatre triomphes électoraux successifs, mais aussi des référendums et autres consultations nationales advenus ces dernières années. Mais l'*orbanisme* est tout autant une tentative de restauration, une volonté d'enraciner l'époque dans un ordre traditionnel aussi ancien que la Hongrie elle-même. Si l'œuvre politique d'Orban est remarquable, c'est par sa capacité de synthèse à dépasser les fractures héritées du passé. C'est, sur un mode mineur, à la fois Napoléon et Louis XVIII, Pétöfi et Metternich : les deux faces d'un antagonisme qui à la fois avait miné et animé l'Europe. Cet effort de mise en assonance des contraires est l'accomplissement le plus louable de la puissance

souveraine. Insistons sur le mode mineur cependant, car de nouveaux paramètres surdeterminent notre époque, à commencer par l'emprise totalitaire de l'économie et les bouleversements anthropologiques et raciaux auxquels sont confrontées les nations d'Europe. Une ligne de fracture assumée par l'élite hongroise et qui constitue le nouveau paradigme politique.

La leçon que nous offre la vie flamboyante de Petöfi, c'est qu'un poète ne peut être qu'un poète, et qu'il doit l'être absolument pour édifier une œuvre véritable. On ne le doit juger que sur celle-ci. Dans la trifonctionnalité traditionnelle, les poètes relèvent à la première fonction, celle de souveraineté. D'un côté, il n'appartient pas au poète de résumer ou d'inspirer par son lyrisme une sagesse politique. D'un autre côté, sans grand poète une communauté politique serait à jeun. Jean Mabire avait au plus haut point conscience que « **nous crevons d'être sans légende, sans mystère, sans grandeur** » (selon les termes de Céline), et qu'il importait aujourd'hui plus que jamais de « **donner des ailes à l'enthousiasme** ».

Thibaud Gibelin

Essayiste et professeur invité au Mathias Corvinus Collegium de Budapest



20,00 €

Thibaud Gibelin

Pourquoi
Viktor Orbán
joue et gagne

Résurgence de l'Europe centrale





Janko Drašković, héraut de la renaissance Croate

par Christophe Dolbeau



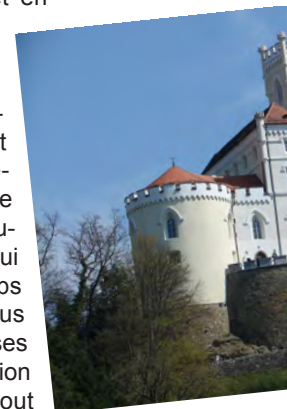
Janko Drašković

Au sein de cette élite des grands aventuriers qu'il nommait les « **éveilleurs de peuples** », Jean Mabire rangeait bien sûr des gens aussi célèbres que Giuseppe Mazzini, Sándor Petőfi ou Adam Mickiewicz, dont il nous a brillamment raconté l'histoire ⁽¹⁾, mais aussi des personnages bien moins connus comme l'Ukrainien Taras Chevtchenko, le Tchèque Ján Kollár ou le Croate Janko Drašković ⁽²⁾. Le temps et les opportunités lui manquèrent, hélas, pour retracer, comme il en avait l'intention, le parcours de ces derniers, ce qui ne saurait aucunement nous conduire à les ignorer et les priver de la place d'honneur qui leur revient dans l'épopée politique et intellectuelle européenne.

Parmi tous ceux que Jean Mabire n'eut pas l'occasion d'évoquer, nous nous arrêtons donc aujourd'hui sur le Croate **Janko Drašković** de Trakošćan dont fort peu de lecteurs français ont probablement entendu parler. En effet, pour méconnu qu'il soit – sans doute parce que son peuple mit fort longtemps à faire valoir ses droits et restaurer sa souveraineté – cet aristocrate mérite assurément de figurer au nombre des grands paladins de l'Europe des peuples.

Une forte personnalité

C'est le 20 octobre 1770 et à Zagreb que le jeune comte Janko voit le jour au sein d'une très ancienne famille de la noblesse croate. Fils d'un colonel et petit-fils d'un vice-maréchal, ses ancêtres comptent aussi plusieurs généraux, gouverneurs ou vice-rois (*Bans*) de Croatie. Scolarisé d'abord par des répétiteurs privés, au **château de Trakošćan**, dans les diverses résidences de la famille (Brezovica, Rečica) ou bien dans les lieux où son père tient garnison (notamment à Szeklerburg et en Transylvanie), il fréquente ensuite le lycée de Zagreb, avant de partir étudier le droit et la philosophie à Vienne. Intellectuel brillant, il finira par parler et écrire le croate, le latin, l'allemand, le français, l'italien, le hongrois, le roumain et la plupart des langues slaves, ce qui fait qu'on le tiendra longtemps pour l'un des hommes les plus cultivés du pays. Au terme de ses études et par fidélité à la tradition familiale, le comte rejoint tout d'abord les rangs de l'armée et en 1787, il est porte-enseigne au 37^e Régiment hongrois d'infanterie. Il sert à Nagyvárad (Groß-



« Profondément heurté tant par la germanisation que favorise Vienne que par l'intense magyarisisation que promeut le gouvernement de Budapest, il s'attache passionnément à la défense des intérêts croates. Face aux ambitions dominatrices des Hongrois, il oppose sans complexe la personnalité spécifique des pays croates. »

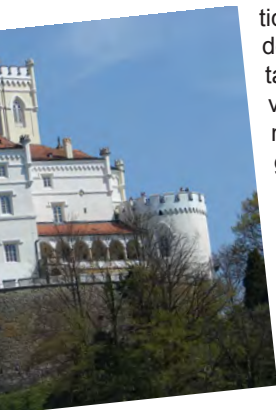


wardein), puis en Galicie, et prend part, sous le Feldmarschall Von Laudon, au siège de Belgrade (septembre-octobre 1789). Suite à une mauvaise fracture et des complications hémorragiques, il quitte toutefois le service armé à la fin de l'année 1792 ; il est alors sous-lieutenant. Il reprendra ultérieurement l'uniforme, en qualité de volontaire, pour se battre contre Napoléon. Lieutenant-colonel en 1802, il fera notamment campagne, cette fois comme colonel, en 1805, puis à nouveau entre 1809 et 1811 (ce qui ne l'empêche pas de rester en excellents termes avec Marmont et Bertrand avec lesquels il correspond régulièrement et en français). Féru de lecture, de réflexion et de savoir académique, mais doté par ailleurs d'un fort caractère, notre homme n'hésite pas, le cas échéant, à tirer l'épée...

À la fois bretteur et dialecticien, le comte Janko possède une personnalité complexe et parfois paradoxale. Aristocrate éclairé, proche des physiocrates, il reste néanmoins fidèle au trône et s'il se montre partisan d'une évolution du système féodal, c'est de façon prudente et progressive. Descendant direct du fondateur de la première loge de Croatie, il rejoint lui aussi la franc-maçonnerie (loge des « Philanthropes réunis ») lors d'un séjour à Paris, en 1808. Au plan personnel, il se marie deux fois : d'abord à Cecilija Szepak puis, après le décès de celle-ci, à la baronne Franjica Eleonora Kulmer von Rosenpichl und Hohenstein (1788-1846) qui lui donnera un fils. Pour la police secrète autrichienne qui le surveille de près, c'est « **un homme au caractère vif, amateur de femmes, très dispendieux, et qui aime voyager.** » Pour d'autres, c'est un extravagant que d'aucuns soupçonnent même de se livrer à la magie noire ! ⁽³⁾

Champion de la langue croate et avocat de la Grande Illyrie

Soldat à ses heures, ainsi que nous l'avons vu, il faut tout de même dire que le comte s'intéresse beaucoup plus à la politique et à la culture qu'au métier des armes. Profondément heurté tant par la germanisation que favorise Vienne que par l'intense magyarisation que promeut le gouvernement de Budapest, il s'attache passionnément à la défense des intérêts croates. Face aux ambitions dominatrices des Hongrois, il oppose sans complexe la personnalité spécifique des pays croates. Son premier combat, Janko Drašković le mène sur les bancs de la Diète croate, le *Sabor*, où il ferraille sans répit contre les magyarophiles ou *mađaroni*. Ces derniers sont alors assez puissants et parviennent par exemple, en 1827,



La Croatie

Originaires de Perse mais slavisés au cours de leur migration vers l'Ouest, les Croates se sont installés au VII^e siècle sur la rive orientale de l'Adriatique où ils ont fondé des principautés puis un royaume. Cet État a dû faire face à de nombreux agresseurs, Sarrasins, Germains, Vénitiens, Tartars et Ottomans, mais a réussi à subsister. Associé à la Hongrie (1102) puis à l'Autriche (1527), il a sauvegardé son autonomie, sa langue nationale, sa religion (catholique), ainsi que la plupart de ses institutions dont sa Diète ou Sabor (réunie pour la première fois en 753). Au fil des siècles, l'association avec l'Autriche et la Hongrie s'est toutefois muée en une intolérable tutelle et les Croates ont revendiqué de plus en plus énergiquement leur émancipation totale, autrement dit la restauration de leur indépendance.



Lancée au début du XIX^e siècle, cette revendication n'a pas abouti tout de suite. À la chute de l'empire austro-hongrois (1918), la Croatie fut en effet incluse, contre son gré, dans le Royaume des Serbes, Croates et Slovènes, plus tard rebaptisé Yougoslavie (1929)

et dirigé de manière autoritaire par les Serbes. Il en résulta un climat de tension extrême (exécution du roi, en 1934, par des nationalistes croates) et la déstabilisation permanente du nouvel État. Profitant de la déroute de la Yougoslavie, en avril 1941, les Croates (Oustachis) proclamèrent un État indépendant croate (NDH), mais celui-ci ne survécut pas à la chute de l'Axe. En 1945, la Yougoslavie fut donc reconstituée, sous la houlette du communiste Tito, et la Croatie y fut à nouveau incorporée après une terrible épuration politique. Les milieux patriotiques et anticommunistes n'abandonnèrent pas le combat et la confrontation croato-serbe reprit donc de plus belle, la Croatie restant soumise à un système répressif extrêmement sévère. Cette situation délétère n'a pris fin qu'en 1991 avec l'effondrement de la Yougoslavie. À l'initiative de Franjo Tudjman, les Croates ont alors proclamé leur indépendance et entrepris de libérer leur territoire, ce qui a entraîné un sanglant conflit de quatre années contre l'armée serbo-communiste et les milices irrédentistes serbes.

Aujourd'hui, la République de Croatie (sans la Bosnie, l'Herzégovine et la Symrie) est un État indépendant d'un peu plus de 56 000 km² et environ quatre million d'habitants. Membre de l'Union européenne et de l'OTAN, c'est une démocratie parlementaire dotée d'une Diète (*Sabor*) de 153 députés élus pour quatre ans.



à imposer la langue hongroise dans le système éducatif. En réaction, un jeune patriote, Ljudevit Gaj (1809-1872), fonde (1831) le Mouvement illyrien, qui combat pour une renaissance politique et culturelle croate et auquel le comte Janko apporte tout de suite son soutien.

Ce ralliement est capital car Drašković est un personnage éminent de la haute société croate : réputé très érudit, c'est un député influent et qui possède en outre le rang de chambellan impérial et royal. Jetant dès lors tout son poids dans la bataille, il publie, en 1832, une *Dissertation ou discours offert aux représentants légaux et futurs législateurs de nos royaumes, envoyés à la prochaine Diète de Hongrie, par un vieil habitant de ces royaumes* ⁽⁴⁾ qui va tenir lieu de programme au Mouvement illyrien. Ce texte obtient aussitôt un grand retentissement car faisant fi des usages qui veulent que l'on s'exprime en latin, en allemand ou en hongrois, son auteur a rédigé le pamphlet en croate. « **J'ai choisi, annonce-t-il, pour mon écrit notre langue car je veux démontrer que nous avons bien une langue populaire (narodni jezik) dans laquelle il est possible de tout exprimer, tout ce qu'exigent le cœur et la raison.** » Bien qu'il soit personnellement de tradition kajkavienne, Drašković a opté pour le croate štokavien ⁽⁵⁾ car c'est le parler majoritaire dont il préconise l'adoption comme langue officielle, afin de mieux résister à l'acculturation qui menace. D'emblée, il souligne l'importance que revêt à ses yeux le retour de tous à l'usage d'une langue nationale. À cet effet, il suggère de reprendre l'orthographe des ouvrages anciens (« **Vous trouverez, écrit-il, dans ce texte quelques mots qui ne vous sont pas familiers ; ils ne sont certes pas étrangers, car ils se trouvent dans tous les dictionnaires anciens. Ce qui prouve que notre langue était plus largement en usage dans les temps anciens qu'en notre siècle. Cela ne nous glorifie guère** »), de l'ajuster aux exigences modernes et de slaviser ce qui peut

l'être. S'inspirant probablement de ce que font en Allemagne les frères Grimm, qui cherchent à purifier l'orthographe des modèles latins, il s'appuie également sur la réforme proposée en 1830 par son ami Ljudevit Gaj.

En insistant avant tout sur la langue, Drašković a parfaitement saisi le rôle-clef que joue cette dernière dans l'affirmation nationale. « **Le XIX^e siècle, note Daniel Barić, a vu en Europe Centrale, comme ailleurs sur le continent, la question nationale s'articuler avec la revendication de l'usage d'une langue particulière.** » ⁽⁶⁾ Et il ajoute avec justesse que « **re-mettre en question l'usage des langues revenait à discuter de la répartition des nations à l'intérieur de l'État impérial.** » ⁽⁷⁾ Si Drašković place le thème de la langue nationale au centre de sa *Dissertation*, il ne s'en tient cependant pas à ce seul aspect du problème croate. « **Il fut, note Yves Tomić, le premier penseur politique à introduire des considérations sur les questions économiques et financières.** » ⁽⁸⁾ Grand propriétaire terrien, il est pleinement conscient du retard économique de la Croatie ce qui l'incite à souhaiter un rapide essor de l'artisanat, de l'industrie, du commerce et des exportations (via le port de Rijeka). Au plan juridique, il rappelle par ailleurs, et à toutes fins utiles, que la Croatie n'a pas été conquise par les armes, mais que c'est volontairement qu'elle s'est unie, en 1102, au royaume hongrois et que son autonomie fut alors garantie... Dans la foulée, il se prend à rêver, et imagine même une Grande Illyrie (*Ilirija velika*), distincte de la Hongrie et troisième composante de l'empire, qui inclurait toutes les provinces sud-slaves du domaine des Habsbourg, à savoir la Croatie, la Slavonie, la Dalmatie, la Bosnie, l'Herzégovine, la Carniole, la Styrie, Rijeka et les confins militaires ⁽⁹⁾. Ce nouvel ensemble aurait à sa tête un *Ban*, directement responsable devant le roi. Et dans le cas où Vienne et Budapest refuseraient cette nouvelle architecture, le comte préconise carrément la sécession.

Notes

(1) Dans *Les grands aventuriers de l'Histoire*, Paris, Fayard, 1982.

(2) Prononcer Yanko Drachkovitch

(3) Voy. Josip Burić, « Grof Janko Drašković », Split, *Pleter: Časopis udruge studenatopovijesti*, vol. 1, n° 1 (2017), p. 193.

(4) *Disertacija iliti Razgovor darovan gospodi poklisarom zakonskim i budućem zakonotvorcem Kraljevinah naših za buduću Dietu ungarsku odoaslanem, držan po jednom starom domorodcu Kraljevinah ovih.*

(5) La langue croate comprend trois dialectes que l'on désigne selon les trois formes respectives du pronom relatif-interrogatif « que » (soit što ou šta, kaj et ča) : le štokavien, le kajkavien et le čakavien. Hormis ces dialectes, on distingue encore trois parlers : l'ékavien, le jékavien et l'ikavien. Les Croates ont majoritairement adopté le štokavien comme langue littéraire et la plupart d'entre eux sont par ailleurs de parler jékavien.

(6) Voy. Daniel Barić, « Faire le lien entre langue(s) et nation(s) dans l'empire des Habsbourg : le moment libéral », *Revue Française d'Histoire des Idées Politiques*, n° 48 (2^e semestre 2018), p. 85.

(7) *Ibid.*, p. 85.

(8) Voy. Yves Tomić, « Le Mouvement National Croate au XIX^e siècle : Entre yougoslavisme (jugoslawenstvo) et croatisme (hrvatstvo) », *Revue des études slaves*, vol. 68, n° 4 (1996), pp. 465-466.

(9) Le projet de Grande Illyrie de Drašković ne concerne bien sûr en aucun cas la Serbie, le Monténégro et la Macédoine.

(10) Voy. Daniel Barić, *op.cit.*, p. 91.

(11) Voy. Vlasta Švogler, « Political Rights and Freedoms in the Croatian National Revival and the Croatian Political Movement of 1848-1849 », *The Hungarian Historical Review*, vol. 5, n° 1 (2016), p. 84.



Pacifique, réformiste, désintéressé et très déterminé

À dire vrai, cette sécession n'est qu'un ultime recours car Janko Drašković ne se veut nullement violent ni révolutionnaire. S'il est bien une chose qu'il a en horreur, c'est la Révolution française et ses excès. Au plan intérieur, il prône au contraire un réformisme prudent, à l'anglaise. À ses yeux et pour résoudre les traditionnels antagonismes religieux, « **la langue apparaît comme un lien puissant qui affranchit de l'appartenance confessionnelle et devrait créer une nation politique,**

par delà le clivage avec les orthodoxes. » ⁽¹⁰⁾ Sou-

cieux de paix sociale, il suggère en outre de mieux traiter les serfs et de revigorer la société en accueillant au sein de l'aristocratie des roturiers particulièrement brillants et honorables (tandis que les nobles condamnés par la justice seraient déchus de leur statut et privilèges) ⁽¹¹⁾ Le comte voit sans doute dans cette méritocratie un moyen de sauver le système féodal en élargissant les rangs de la classe dirigeante. Pour le reste, il estime qu'il faut stimuler la conscience d'une histoire commune et celle d'une communauté de destin. Il n'exige aucun bouleversement brutal mais une évolution circonspecte des lois existantes, et s'affirme convaincu que le roi, qui est juste, finira par faire droit à la Grande Illyrie.

La *Dissertation* est certes l'œuvre majeure de Janko Drašković, mais ce dernier est aussi l'auteur de bien d'autres textes importants. Collaborateur des premiers grands journaux édités en langue croate (*Novine Horvatzke, Danicza*), il y publie des poèmes et chansons [*Paskočnica* (Air de danse), *Pesma domorodska* (Poème du pays), *Napitnicailirskoj mladeži* (À la santé de la jeunesse illyrienne), etc], et signe, en 1838, un message « aux nobles filles d'Illyrie » (*Ein Wort an Illyriens hochherzige Töchter*) dans lequel il s'insurge contre l'usage par les femmes illyriennes de la langue allemande et des modèles culturels germaniques.

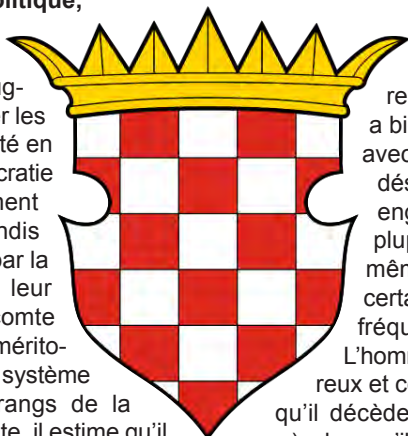
En dépit de son âge, le comte se montre également très actif sur le terrain politique. Membre de la Diète croate et de la Chambre croato-hongroise de Presbourg (1832-1836), il y défend avec fougue les thèses illyriennes et s'efforce de résister aux prétentions magyares (en 1843, même le terme « illyrien » est interdit). Distingué dirigeant du Parti populaire (*Narodna stranka*), il est en relation avec de hautes personnalités du régime comme le baron Franjo Kulmer, et participe à toutes les initiatives des patriotes : création de salles de lecture (pour les croatophones), d'un musée populaire, d'un théâtre populaire et d'une grande institution culturelle nationale, la Matica ilirska (plus tard Matica hrvatska) dont il assurera même la présidence jusqu'en 1851.

Grand éveilleur du peuple croate et précurseur de la renaissance nationale, Janko Drašković connaît la satisfaction de voir progresser les idées qu'il a toujours défendues : en octobre 1847, par exemple, le *Sabor* vote en faveur de l'adoption du croate comme langue nationale, dans les écoles, l'administration et les tribunaux. À près de 80 ans, en 1848, le comte est encore présent lorsque la révolution vient ébranler l'empire. On lui offre alors la dignité suprême de *Ban* mais il décline cet insigne honneur en raison de son âge. Toujours ingambe, il préside néanmoins l'assemblée qui fixe le nouveau programme du Parti populaire et continue à prendre part aux travaux du *Sabor*. Dés-

ormais, l'élan de l'émancipation est donné et le vieux combattant peut passer le relais aux jeunes générations : il a bien servi sa patrie. Il l'a servie avec zèle et surtout avec un total désintéressement : au fil de son engagement, il a dû vendre la plupart de ses propriétés et finit même son existence dans une certaine gêne, ce qui n'est pas si fréquent chez les politiciens...

L'homme est toutefois encore vigoureux et ce n'est que le 14 janvier 1856 qu'il décède, à Bad Radkersburg (Radgona), alors qu'il est en route pour l'Allemagne afin d'y faire une cure. Après lui, d'autres illustres leaders – Ante Starčević, Stjepan Radić, Ante Pavelić – reprendront le flambeau et lutteront avec brio pour la restauration de la souveraineté et des droits de la Croatie. Janko Drašković de Trakošćan fut indubitablement l'un des principaux initiateurs de ce renouveau national, et Jean Mabire ne s'était pas trompé en l'inscrivant à son tableau d'honneur.

Christophe Dolbeau



25,00 €





Adam Mickiewicz, âme de la Pologne

par André Murawski



Adam Mickiewicz

Ayant donné son nom à l'une des plus illustres familles de l'histoire de France, Montmorency est située sur un escarpement rocheux dominant la vallée de Montmorency et la plaine de France, à environ 13 kilomètres des portes de Paris. Devenue villégiature pour Parisiens aisés au début du XIX^e siècle, la ville accueillit de nombreux représentants de la « Grande émigration » polonaise après l'échec de l'insurrection de 1830-1831, ce dont témoignent plusieurs monuments et un important carré du cimetière des Champeaux. Une partie de l'histoire de la Pologne, héroïque et tragique, s'est ainsi enracinée dans la terre de France.

La foule se tenait nombreuse, le 21 mai 1867, dans le cimetière de Montmorency. Des Polonais. Des Français. Mais aussi des étrangers de toutes nationalités, parmi lesquels l'ancien gouverneur de la Hongrie, Louis Kossuth. Depuis 25 ans, le 21 mai, les Polonais célébraient leur fête des morts dans l'exil. Ce jour-là, on inaugurait un monument à Adam Mickiewicz dont la tête couronnée de « **la double aureole du malheur et du génie** ⁽¹⁾ », avait été sculptée par le médailleur Auguste Préault et incrustée dans une petite pyramide de pierre. Dans l'allocution qu'il prononça, Louis Wolski, membre de l'Institut, réagit aux partages de la Pologne de 1772, 1793 et 1795 en rappelant combien l'œuvre de Mickiewicz avait soutenu et continuait à soutenir l'esprit national : « **La Pologne n'est pas morte : au moment où l'on croyait la faire descendre dans la tombe, Niemcewicz, Zaleski, Krasinski, et le plus grand de tous, Adam Mickiewicz, l'entouraient d'un brillant cortège. De leurs vers harmonieux, s'exhale l'arôme, gardien fidèle d'une impérissable nationalité** ⁽²⁾. »

En conclusion de son discours ému, l'orateur associa le poète, l'âme polonaise et le monument : « **Mickiewicz a gravé dans l'âme polonaise l'espoir acharné de la résurrection ; quand, soutenue par ses accents sublimes, elle aura fini par triompher, la mémoire que ce monument conserve, vivra non seulement dans l'admiration qui l'a toujours entourée, mais aussi dans le souvenir reconnaissant des générations futures** ⁽³⁾. »

« Mickiewicz a gravé dans l'âme polonaise l'espoir acharné de la résurrection ; quand, soutenue par ses accents sublimes, elle aura fini par triompher, la mémoire que ce monument conserve, vivra non seulement dans l'admiration qui l'a toujours entourée, mais aussi dans le souvenir reconnaissant des générations futures. »

L'histoire, souvent, est faite de vicissitudes. Fondé au X^e siècle, le royaume de Pologne resplendit aux XV^e et XVI^e siècles où l'union avec le Grand-duché de Lituanie donna naissance à la République des Deux Nations. A son apogée, cet Etat s'étendait sur environ un million de kilomètres carrés, englobant les états baltes, une partie du Bélarus, de l'Ukraine et de la Russie actuels. En 1683, l'armée polonaise conduite par Jean III Sobieski sauva la chrétienté en écrasant les Turcs sous les murs de Vienne. Mais les guerres des XVII^e et XVIII^e siècles,



ainsi qu'une situation politique anarchique, eurent raison de l'état polonais et aboutirent aux démembrements de la Pologne dont le territoire fut partagé entre l'Autriche, la Prusse et la Russie. C'est dans ce pays ayant perdu son indépendance depuis 3 ans que naquit près de Nowogródek, le 24 décembre 1798, Adam Mickiewicz qui allait devenir le plus grand poète polonais, mais aussi le guide inspiré dont l'œuvre, par-delà le temps et les frontières, aida ses compatriotes asservis à maintenir leur unité et à préserver leur conscience nationale.

Une jeunesse inspirée

En ce temps-là, Nowogródek était incorporée à l'Empire russe. Ancien centre d'une voïvodie au XVI^e siècle, la ville accueillit un tribunal en 1581 et devint siège de district après le démembrement. Issu de la petite noblesse polonaise, Nicolas Mickiewicz était avocat au tribunal et habitait une modeste demeure avec sa famille. Le second de ses cinq fils vint au monde la veille de Noël. Dans la chrétienne Pologne, c'était le jour de la fête du Père de tous les hommes ce qui valut à l'enfant d'être prénommé Adam.

L'enfance marque chaque homme d'une empreinte. A Nowogródek, la campagne révéla à Adam des beautés qu'il n'oublia jamais au cours des trente années qu'il passa en exil. Dans le paysage, le passé était lui aussi palpable : l'une des collines dominant la ville portait le nom de Mendog, un ancien souverain de la Lituanie païenne au XIII^e siècle ; les ruines d'un château-fort, les vestiges de remparts, des *tumuli* dans les champs rappelaient les combats jadis livrés aux envahisseurs Tartares. Surtout, le petit Adam a pu entendre de vieux paysans narrer des contes de fées dans le patois local, et le peuple des campagnes gardait certains usages païens qui furent parfois christianisés.

En septembre 1807, Adam et son frère aîné François suivirent l'enseignement des Pères dominicains au lycée de Nowogródek. Le futur poète montrait de grandes dispositions pour l'étude, et ses dons naturels étaient cultivés au foyer où son père le chargeait de lire pour toute la famille, le soir, à haute voix, journaux, mémoires, œuvres classiques ou chroniques scientifiques dont la lecture était suivie de discussions ou de recherches. Devançant son frère aîné, Adam termina ses études au lycée le 29 juin 1815. Le certificat qui lui fut délivré vantait ses capacités, son assiduité, sa piété et l'exemplarité de ses mœurs.

Inscrit à l'université de Wilno, Adam Mickiewicz se présenta avec succès à un concours de boursiers comme candidat au professorat. La question du financement de ses études étant réglée, il étudia l'algèbre la chimie et la physique au cours de la première année, puis compléta sa formation en abordant le grec, les litté-

raures latine, polonaise, russe, la rhétorique, la poétique, l'histoire universelle et les langues allemande et anglaise.

C'est à l'université que Mickiewicz découvrit la communauté d'un groupe d'amis. Il se joignit à cinq autres étudiants pour fonder à l'automne 1817 une association : la société des Philomathes, ou amis de la science. Le but poursuivi était de rechercher le bien public en propageant l'instruction et, dans la Pologne opprimée par l'occupant russe, de cultiver les sentiments nationaux. Cherchant la réalisation du type idéal du patriote et du citoyen, les Philomathes présentaient à tour de rôle leurs travaux scientifiques, critiques, ou des œuvres littéraires, et Mickiewicz se distinguait dans tous les domaines. Mais les étudiants devaient se cacher pour échapper à la surveillance de la police politique russe.

Vers sa vingtième année, Mickiewicz fit la connaissance d'une voisine de campagne, sœur d'un de ses camarades, Marie Wereszczaka. Il conçut pour elle un amour passionné qui détermina sa vocation poétique, et la chanta sous le nom de « Maryla ». Une romance naquit entre les jeunes gens, mais Marie, riche héritière, était déjà promise et Mickiewicz n'était alors qu'un étudiant pauvre. Cependant il n'oublia jamais son premier amour et, après sa mort, trente-cinq ans plus tard, on retrouva dans ses papiers un petit billet sur lequel la jeune fille avait fixé un dernier rendez-vous à son amoureux : « **A minuit, à l'endroit où je fus blessée par une branche** ⁽⁴⁾... »



Les chemins de l'exil

Au printemps de 1819, Mickiewicz termina ses études et fut nommé professeur de littérature et d'histoire à Kowno dans un lycée laïque fondé en 1807 par l'université. A cette époque, Kowno n'était qu'une bourgade de 285 maisons, et les écoles, tenues par d'anciens jésuites et des franciscains, étaient médiocres. Pour Mickiewicz, cette première expérience dans l'enseignement fut un demi échec. Rapidement, le futur poète national se plaignit du programme chaotique et de la charge de travail qu'il induisait, mais également de l'obsolescence des méthodes et du manque de manuels ou de leur insuffisance. Dans des lettres à ses amis, il se plaignait amèrement de ce travail in-



grat et des « **stupides caboches** ⁽⁵⁾ » qu'il s'es-soufflait en vain à instruire. A ceux qui lui conseillaient la lecture de Sénèque et de Plutarque, il répondait que « **ni l'un ni l'autre n'aurait supporté un séjour prolongé à Kowno** ⁽⁶⁾ ».

Il mit cependant à profit le temps passé à Kowno pour traduire Horace, Virgile, Ovide, Cicéron, et il découvrit Schiller, Goethe et Klopstock. C'est à Kowno qu'il embrassa le romantisme naissant en rédigeant ses premières balades. Célébrant la foi simple autant que les légendes populaires et le folklore, ces poèmes évoquent les revenants, le châtiment de la femme criminelle, les malices de Satan et les ondines tentatrices. En 1822 parut le premier volume de ses poésies. L'édition en fut rapidement épuisée et la jeunesse s'enthousiasmait autant que les classiques se scandalisaient, y voyant mauvais goût et audace révolutionnaire !

Le second volume de ses écrits parut l'année suivante. Il comprenait un drame fantastique, *les Aïeux*, ainsi qu'un roman en vers narrant un épisode légendaire de la Lituanie païenne. Ce fut un immense succès qui valut à Mickiewicz d'être surnommé le Walter Scott polonais. Il avait 25 ans. Il était déjà célèbre.

Entretemps, la société des Philomathes était devenue le degré supérieur d'une autre association dont les membres étaient bien plus nombreux : Les Rayonnants. Bien que non politisées, ces associations furent compromises lors



d'une enquête diligentée par les autorités russes désireuses de découvrir des conspirations. Mickiewicz et les Philomathes furent emprisonnés, poursuivis et jugés. Le 14 août 1824, Mickiewicz et 23 de ses camarades furent condamnés à l'exil « **pour patriotisme déraisonnable** » et le 25 octobre, le poète quitta pour toujours sa terre natale pour se rendre en Russie, puis en Crimée.

La déportation dans l'Empire des Tsars ne fut pas trop pénible à Mickiewicz qui, contrairement à certains de ses camarades, fut accueilli en ami par l'élite des milieux libéraux russes. Sa notoriété lui ouvrait les portes des salons et il feignit la soumission dans sa correspondance tout en affirmant tromper la censure en usant d'allusions et de sous-entendus, comme dans son poème *Konrad Wallenrod* où il mit en scène un Lituanien enlevé enfant par les chevaliers teutoniques et qui devint Grand Maître de l'Ordre pour mieux le conduire à la défaite. Autorisé à quitter la Russie en 1829, Mickiewicz exprima ses sentiments dans un poème de 1832 : *Que m'importe le châtiment* ⁽⁷⁾ ?

« Que m'importe le châtiement –
La mine, l'exil, le mitar?
Docilement, fidèlement,
Je travaillerai – pour le Tsar.
(...)

*Ma récolte, j'ose vouer
A tresser le fil du hasard
En corde qui va se nouer
Fatale écharpe, au cou du Tsar. »*

Ayant quitté l'Empire russe, Mickiewicz voyagea à travers l'Europe. A Weimar, il fit la connaissance de Goethe qu'il instruisit du développement de la langue et de la littérature polonaises. Poursuivant son périple, il visita l'Italie où Rome exerça sur lui une véritable fascination : « **Rome m'a abasourdi**, écrivait-il au mois de décembre à Malewski, **et la coupole de Saint-Pierre a recouvert en moi tous les souvenirs italiens** ⁽⁸⁾. » Là encore, « **son talent réputé, ses succès de Russie, le charme de son commerce, l'originalité de sa personne, lui ouvraient toutes les portes** ⁽⁹⁾. »

Le 29 novembre 1830, la Pologne occupée par la Russie se souleva dans une insurrection qui allait durer huit mois. Dans *Konrad Wallenrod*, Mickiewicz avait placé des mots qui touchent dans la bouche de son héros : « **Si j'avais le pouvoir d'embraser de ma flamme le sein de mes auditeurs... si je savais lancer des paroles vibrantes dans le cœur de mes frères...** » La conséquence fut que les insurgés se réclamaient de lui. Or, Mickiewicz n'était plus le jeune homme enthousiaste exilé pour « **patriotisme insensé** ». Appelé, réclamé, il mit plusieurs mois pour se mettre en route vers la Pologne, et encore fit-il un détour par Paris. Parvenu en Pologne sous domination prussienne, il tenta une incursion en territoire occupé par la Russie, puis renonça, l'affaire étant

« manquée ». Empruntant de nouveau la route de l'exil, il reprit la plume et rédigea la troisième partie de sa pièce dramatique : *Les Aïeux*, qu'il dédia « **Aux martyrs de la cause nationale** ».

Ayant suivi les émigrés de la « Grande émigration » contraints de quitter la Pologne après l'échec de l'insurrection, Mickiewicz revint à Paris le 1^{er} août 1832. Las des querelles qui divisaient les exilés, il puisa son inspiration dans les Ecritures et composa le *Livre des Pèlerins polonais* que certains appelèrent « l'Evangile de Mickiewicz ». Mais Paris n'était plus l'exil doré qu'il avait connu les années précédentes. Il décrivit sa situation : **« Ici, nous sommes plus de six mille réfugiés, la plupart jeunes gens de bonne famille et à présent presque sans pain et sans espérances d'avenir... Je suis occupé de travaux littéraires, écrivant et imprimant avec une chaleur fiévreuse et des mouvements convulsifs. Cela m'empêche de devenir fou... »**⁽¹⁰⁾ C'est à Paris que Mickiewicz connut sa première expérience de journaliste en écrivant pour *Le Pèlerin*, journal qu'il s'était chargé de rédiger sans rémunération aucune.

C'est dans le contexte d'un exil difficile que l'esprit de Mickiewicz devint toujours plus tourmenté. Il recherchait la solitude pour « **rapiécer et recoller son âme** ⁽¹¹⁾ » disait-il, mais aussi pour travailler à ce qui allait devenir son chef d'œuvre : *Pan Tadeusz* (Messire Thadée). Décrivant la vie de la petite noblesse polonaise en Lituanie en 1812, Mickiewicz chanta dès les premiers vers son amour pour sa Patrie :

« Lituanie ! Il est de toi comme de la santé.
Pour savoir tout ton prix, pour sentir ta
beauté,
Il faut t'avoir perdue. Aussi je puis décrire,
Tes charmes, aujourd'hui qu'après toi je
soupire ⁽¹²⁾ »

Cette fragilité psychologique fut relevée par Michelet et Quinet qui avaient fait sa connaissance. Mais on aurait tort d'en tirer des conclusions hâtives car on a observé des symptômes d'état morbide intellectuel chez la plupart des Polonais émigrés qui, chrétiens fervents, considéraient que Dieu avait commis une injustice en abandonnant la Pologne ⁽¹³⁾.

La maturité entre mysticisme chrétien et patriotisme messianique

A présent, Mickiewicz était régulièrement sujet à des crises existentielles liées à la poursuite de ses travaux. A un ami qui l'interrogeait à propos de la rédaction d'une suite des *Aïeux*, il répondit : « **J'en suis tourmenté, obsédé par moments. Dieu me donnera-t-il la force de terminer cette œuvre commencée, la seule que j'aurais voulu écrire, la seule qui serait digne d'être lue ?** » Surtout, Mickiewicz conçut l'idée d'une mission à laquelle il croyait la Po-



logne appelée, fondée à la fois sur la religion et sur la Nation.

Le 22 juillet 1834, le poète épousa Céline Szymanowska. Il ne fit pas un mariage d'amour mais un choix raisonnable, croyant trouver ainsi la paix du ménage mais la maladie qui affligea son épouse à plusieurs reprises rendit vaines ces précautions. Peu après son mariage, Mickiewicz fonda la Société des Frères réunis. Inspirée par l'esprit de son *Livre des Pèlerins polonais*, l'association engageait ses membres à la prière, au respect des commandements de Dieu et à l'entraide mutuelle.

Cependant, la vie à Paris était difficile. Deux enfants étaient déjà nés de l'union avec Céline et les seuls revenus du ménage venaient de l'aide aux réfugiés et d'une pension prise sur les fonds de secours des hommes de lettres. En 1838, Mickiewicz apprit que la chaire de littérature latine à Lausanne était vacante. Il posa sa candidature qui fut accueillie avec une grande bienveillance, et il fut agréé sans avoir à subir les examens publics exigés des autres candidats. Son premier cours, prononcé le 12 novembre 1839, fut un triomphe. Mesurant les connaissances approfondies de l'orateur, et séduits par son style animé de métaphores poétiques, les étudiants furent transportés d'enthousiasme au point qu'ils honorèrent le professeur d'une sérénade le soir de ce premier cours.

Mais à Paris, Léon Faucher, marié à une cousine de l'épouse de Mickiewicz et devenu rédacteur en chef du *Courrier français* avait le projet de créer une chaire de littérature slave au Collège de France. Cette chaire était naturellement destinée à Mickiewicz à qui Faucher écrivit qu'il s'agissait de « **naturaliser la Pologne**

en France ⁽¹⁴⁾ » et de créer « **un centre, au moins littéraire, à la nationalité polonaise en exil** ⁽¹⁵⁾. » Déchiré entre l'engagement qu'il avait pris à Lausanne et son désir d'éviter que la chaire échût à un Allemand défavorable à la cause polonaise ⁽¹⁶⁾, Mickiewicz finit par accepter et il exposa ses raisons lors de son premier cours, le 22 décembre 1840 : « **Des considérations très graves m'attachent à cette chaire. J'ai été appelé à prendre la parole au nom des peuples avec lesquels ma nation est intimement liée par son passé et par son avenir** ⁽¹⁷⁾. » Là encore, le public et la presse française admirèrent l'étendue des connaissances du nouveau professeur.

Un peu plus tard, tandis que l'état de santé de son épouse avait nécessité une hospitalisation, Mickiewicz reçut la visite d'un personnage que d'aucuns présentent comme un philosophe tandis que d'autres le tiennent pour un illuminé : André Towianski. Chef d'une secte connue sous le nom de « **Cercle de la cause de Dieu** », Towianski s'était persuadé que le Saint-Esprit et la Vierge Marie l'avaient désigné comme messager d'une Apocalypse dans laquelle les Polonais et les Français, surtout Kosciuszko et Napoléon, devaient jouer les premiers rôles. Profitant du désarroi de Mickiewicz, Towianski exerça une influence durable sur le poète qui devint son porte-parole malgré les erreurs dogmatiques nombreuses qui entachaient l'enseignement du nouveau « prophète ».

Cet engagement exalté eut des conséquences fâcheuses. Sur le plan familial, Mickiewicz alla jusqu'à se désintéresser de ses devoirs et la vie du foyer fut toujours très difficile. Sur le plan professionnel, un tiers à peine de son cours au Collège de France fut réellement consacré à l'histoire des peuples et des littéra-

« Rejtan, ou la chute de la Pologne » : la peinture par l'artiste polonais Jan Matejko, terminée en 1866, illustrant la protestation de Tadeusz Rejtan (en bas, à droite) à l'encontre de la première partition de la Pologne au cours de la Partition Le Sejm de 1773.





tures slaves, le reste n'étant que digressions politiques, religieuses, philosophiques ou rêveries bien étranges ⁽¹⁸⁾. En 1845, il fut suppléé au Collège de France dont il fut finalement suspendu. Sur le plan littéraire, Mickiewicz abandonna toute écriture. La suite des *Aïeux* ne fut jamais terminée, et le poète détruisit des manuscrits qu'il croyait indignes d'être publiés, parmi lesquels son *Histoire de la Pologne* ⁽¹⁹⁾.

L'année 1848 fut marquée comme le point culminant du « **Printemps des peuples** » en Europe, et seules la Russie, l'Espagne et le Royaume-Uni ne connurent pas de troubles révolutionnaires. Missionné à Rome, Mickiewicz, qui s'était un peu libéré de l'influence de Towianski et rapproché de l'Eglise catholique, milita en faveur de la constitution d'une Légion polonaise destinée à combattre l'Autriche dans les rangs de l'armée de Charles-Albert de Savoie, avant que les Polonais retournent dans leur Patrie libérée. Bien accueillie en Italie, cette « Légion » ne réunit jamais qu'une poignée d'hommes, et le dessein de Mickiewicz se heurta à la concurrence d'une autre troupe, formée à l'initiative du chef de la Grande émigration, le Prince Czartoryski. La défaite italienne en 1849 mit un terme à ces projets.

Rentré en France, Mickiewicz continua à fréquenter les milieux de l'émigration polonaise. Il fonda un journal, *La Tribune des peuples*, d'inspiration libérale, mais approuva le coup d'état de Louis-Napoléon Bonaparte en des termes forts : « **La France a besoin d'une dictature pour sortir du chaos, l'acte du chef d'Etat est le début de la renaissance du pays** ⁽²⁰⁾. » Pourtant, en 1852, il fut révoqué du Col-

lège de France avec ses collègues Michelet et Quinet. Pour lui assurer les moyens de subsister, on lui offrit un poste de bibliothécaire à l'Arsenal.

En 1854, des tensions naquirent entre l'Empire russe et la France, l'Angleterre, l'Autriche et la Prusse à propos de l'Empire ottoman, et des militaires polonais commencèrent à se concentrer à Constantinople. En septembre 1855, sous couvert de recherches scientifiques et littéraires, Mickiewicz fut envoyé à Constantinople où il visita les cosaques ottomans. Mais ayant contracté le choléra qui sévissait de manière endémique dans la ville, il succomba à la maladie le 26 novembre 1855.

Sa vie durant, Mickiewicz a partagé avec ses contemporains le drame d'une Pologne démembrée, asservie, rayée de la carte des Etats européens. Comparé à d'autres « éveilleurs » de peuples, son engagement peut sembler modeste sur le plan politique. Cette impression est erronée. Elle est erronée car la puissance du verbe a, ici, transcendé l'action. Aujourd'hui comme hier, Mickiewicz est le chantre de l'amour de la Patrie, le héraut de la liberté, le symbole de la volonté qui jamais ne renonce. Dans la Pologne libérée du communisme, tous les enfants apprennent par cœur les premiers vers de *Pan Tadeusz*, et le messianisme slave de Mickiewicz a joué un rôle non négligeable dans la formation des identités nationales d'autres pays d'Europe centrale et orientale. Il reste enfin le pionnier de la vision d'une fédération des nations libres et des citoyens. Une Europe des peuples avant la lettre ?

André Murawski

Notes

- (1) In *Inauguration du monument d'Adam Mickiewicz à Montmorency* (21 mai 1867). Allocution de Monsieur Louis Wolowski, Paris, Librairie du Luxembourg, 1867.
- (2) Ibid.
- (3) Ibid.
- (4) In *La vie de Mickiewicz*, Marie Czapska, Plon, 1931.
- (5) Ibid.
- (6) Ibid.
- (7) In *Anthologie de la poésie polonaise*, Constantin Jelenski, L'âge d'homme, 1981.
- (8) In *La vie de Mickiewicz*, Marie Czapska, Plon, 1931.
- (9) Ibid.
- (10) Ibid.
- (11) Ibid.
- (12) In *Thadée Soplitza (Pan Tadeusz) ou la Lituanie en 1812*, Adam Mickiewicz, Paris, Imprimerie Adolphe Reiff, 1899.
- (13) In *La chaire de Mickiewicz au Collège de France*, Louis Léger, *Revue internationale de l'enseignement*, tome 20, 1890.
- (14) In *La vie de Mickiewicz*, Marie Czapska, Plon, 1931.
- (15) Ibid.
- (16) In *La chaire de Mickiewicz au Collège de France*, Louis Léger, *Revue internationale de l'enseignement*, tome 20, 1890.
- (17) Ibid.
- (18) Ibid.
- (19) In *La vie de Mickiewicz*, Marie Czapska, Plon, 1931.
- (20) Ibid.



Taras Chevtchenko, éveilleur du peuple Ukrainien

par Luc & Tina Pauwels



Taras Chevtchenko

Au milieu du XIX^e siècle, quand le tsar et les politiciens russes parlent de « nation », ils pensent ÉTAT. Le peuple, pour autant qu'ils n'emploient pas ce mot dans le sens dénigrant de « populace », il n'a d'autre signification pour eux que l'ensemble des gens qui se trouvent sur le territoire de cet état : les habitants. Pour des intellectuels ukrainiens de cette même époque, le raisonnement est différent : le PEUPLE, c'est l'ensemble des gens qui partagent la même langue maternelle, une histoire commune, une mentalité et une culture. Tout naturellement cette communauté populaire aspire à un état, le leur, qui reflète leur identité.

Inspiré par cette vision, qui est commune aux romantiques de l'époque, des intellectuels ukrainiens s'intéressent à la langue et aux coutumes des paysans. Ils parcourent le pays, notent les paroles des chansons populaires, qui ne peuvent plus être imprimées, et portent les habits des paysans - ou des cosaques. Leur histoire glorieuse est sujet de poèmes et d'autres textes lyriques, qui inspirent les jeunes. Provisoirement cet élan est purement culturel, sans arrière-pensées politiques. Bientôt il va s'exprimer dans des sociétés secrètes, dans des journaux publiés à l'étranger et dans une école historique et littéraire dont le plus grand représentant est **Taras Chevtchenko** (1814-1861).

Quand en 1834 l'*Université impériale Saint-Vladimir de Kiev* ⁽¹⁾ est fondée, l'intention du gouvernement russe est indéniablement d'en faire un instrument de russification. Mais très vite elle devient un couvoir de la nouvelle conscience nationale ukrainienne. Une société secrète est fondée, la *Fraternité Saints-Cyrille-et-Méthode* ⁽²⁾. Ce cercle politique clandestin fut de très courte durée, de décembre 1845 à mars 1847, quand il est démantelé par la police tsariste. Des nombreux membres sont exilés ou emprisonnés. La Fraternité a néanmoins influencé profondément la pensée politique ukrainienne. Cyrille et Méthode étant des saints de l'église orthodoxe, qui au Xe siècle ont créé l'alphabet slave (cyrillique!), il n'est pas étonnant de constater que la Fraternité, à côté de son inspiration identitaire ukrainienne, se positionne en slavophile et panslave. Elle aspire à la transformation de l'Empire russe en Fédération des peuples slaves, où les Russes sont égaux parmi les égaux, plutôt qu'un peuple dominant. Leur premier acte est bien sûr de refuser la dénomination « Petite Russie » et de remettre à l'honneur le nom d'Ukraine. ⁽³⁾

Ensuite les buts de la Fraternité sont la démocratisation du système politique et sociale de l'Empire russe : la liberté de parole, la liberté de pensée et la liberté de conscience. Elle exige

« [...] sur ordre du tsar
Nicolas Ier en personne,
il lui est interdit d'écrire,
de dessiner ou de peindre.
Le poète réussit toutefois
à le faire en secret,
en cachant ses textes et
croquis dans ses bottes. »



l'abolition du servage et l'accès de la population à l'éducation publique - en langue ukrainienne, évidemment. La Fraternité est fondée à l'initiative de l'historien Mykola Kostomarov (1817-1885), qui en formule les idées directrices dans les *Livres de la genèse du peuple ukrainien*, parus anonymement. Cette œuvre étrange, d'un ton apodictique et de style biblique, comporte une série de récits, de constats et d'aphorismes numérotés, faciles à l'usage. Ainsi le n° 97: « **Et l'Ukraine fut détruite. Mais ce ne fut qu'en apparence** ». Ou, plus fort, le n° 100: « **L'Ukraine gît dans sa fosse, mais elle n'est pas morte** ».

Le membre le plus fameux est cependant Taras Chevtchenko (1814-1861)^(*), poète et peintre, nationaliste et humaniste ukrainien. Il est généralement considéré comme le plus grand poète romantique de langue ukrainienne et devient le chantre national. Figure emblématique dans l'histoire de l'Ukraine, il marque le réveil national du pays au XIX^e siècle. Il fait partie de ces « éveilleurs du peuple » qui ont marqué ce siècle, partout en Europe: Adam Mickiewicz (1798-1855) en Pologne, Giuseppe Mazzini (1805-1872) en Italie, Sandor Petöfi (1823-1849) en Hongrie, Albrecht Rodenbach (1856-1880) en Flandre, Friedrich Ludwig Jahn (1778-1852) en Allemagne, Nicolas Grundtvig (1783-1872) au Danemark et d'autres encore. Sa vie et son œuvre font de lui une véritable icône de la culture de l'Ukraine et de la diaspora ukrainienne au cours des XIX^e et XX^e siècles.

Chevtchenko est né dans une famille de paysans serfs à Moryntsi, un village près de Tcherkassy, en Ukraine, qui à l'époque faisait partie de l'Empire russe. Il perd très vite ses parents, devenant orphelin à l'âge de douze ans. Ses parents étant serfs, il est automatiquement

serf, lui-aussi. Enfant il montra de véritables talents pour la peinture. En même temps il découvre certaines œuvres de la littérature ukrainienne.

À l'âge de 14 ans, il devient un serviteur dans le ménage de son propriétaire, le comte Pavel Engelhardt. Il le sert à Vilnius, puis à Saint-Petersbourg. Engelhardt a remarqué le talent artistique de Taras Chevtchenko. À Saint-Petersbourg, il le met, pendant quatre ans, en apprentissage chez un peintre. Grâce à des amis, Chevtchenko rencontre le célèbre peintre Karl Briullov. Ce professeur a une idée originale: il fait don du portrait qu'il a peint du poète russe Vassili Joukovski, comme prix d'une grande loterie, dont les bénéfices sont utilisés pour payer la libération de Chevtchenko. Ce qui se fait le 5 mai 1838, aux prix de 2500 roubles. Le voilà libre à vingt-quatre ans.

En 1840, son premier recueil de poésie, *Kobzar* (Le Barde) est publié à Saint-Petersbourg. Il est composé de huit poèmes romantiques. Chevtchenko fait trois voyages à l'Ukraine, en 1843, 1845 et 1846, qui le marquent profondément. Il rend visite à ses frères et sœurs, encore en esclavage. Il a l'occasion de rencontrer des écrivains et intellectuels ukrainiens importants. Affligé par l'oppression russe et la destruction de son Ukraine natale, Chevtchenko décide de saisir une partie de ruines historiques de sa patrie et monuments culturels dans un album de gravures, qu'il a appelé *Zhivopisnaia Ukraina* (Pittoresque Ukraine, 1844).

Après avoir terminé ses études à l'Académie des Arts en 1845, Chevtchenko devient membre de la *Commission Archéographique de Kiev* et voyage à travers Ukraine, sous domination russe, pour esquisser des monuments his-





toriques et architecturaux et de recueillir des matériaux ethnographiques. En 1844 et 1845, la plupart du temps pendant ses voyages en Ukraine, il écrit certains de ses poèmes les plus satiriques et politiquement subversives. Pourtant il n'est en rien le type du militant acerbe, tout au contraire. Des contemporains le décrivent comme un homme trapu, avec des cheveux roux et un visage très ouvert, dans lequel brillent des yeux aussi malicieux qu'intelligents.

Partout où il arrive, Chevtchenko est immédiatement au centre du public et tous adorent d'être dans sa compagnie. La princesse Varvara Repnina (1808-1891) le décrit comme « **simple et sans prétention (...) à son aise et plein de tact quand il est en compagnie, jamais se servant de clichés** ». Pendant qu'il peint le portrait de son père, elle tombe amoureuse de lui. Taras lui dédie son poème *Trizna* (La Fête funérale) et peint deux portraits d'elle, pendant que l'éblouissante Varvara promeut sa carrière artistique.

Sans surprise, en 1846, Taras Chevtchenko est invité à rejoindre à Kiev la *Fraternité Saints-Cyrille-et-Méthode*, cette organisation politique secrète qui a pour objectif d'abolir le servage et de préparer le réveil de l'Ukraine. Comme les autres membres de la Fraternité, il est arrêté le 5 avril 1847 et mis en prison à Saint-Pétersbourg. Après la découverte par la police judiciaire de ses poèmes satiriques anti-tsaristes Chevtchenko reçoit une punition particulièrement sévère. Il est condamné à servir comme simple soldat dans le corps spécial d'Orenbourg, dans une région lointaine de Russie, près de la frontière avec le Kazakhstan.

Finalement le plus dur c'est que, sur ordre du tsar Nicolas 1^{er} en personne, il lui est interdit d'écrire, de dessiner ou de peindre. Le poète réussit toutefois à le faire en secret, en cachant ses textes et croquis dans ses bottes. Pendant son exil, Varvara correspond avec lui, jusqu'en 1850 quand il est frappé d'une prohibition de courrier. Elle ne cessera pas de demander aux autorités de faciliter sa situation. Elle dépeint sa relation avec Chevtchenko dans un roman inachevé *Devotchka* (Une fille), dans laquelle il est un personnage central ⁽⁵⁾.

Dans ses œuvres, Chevtchenko parle toujours de son pays natal, l'Ukraine, qui lutte contre l'oppression russe et aspire à la liberté. Cependant, et à sa plus grande déception, quand en 1857 il est enfin libéré, on lui interdit de vivre en Ukraine. Il s'installe à Novgorod, puis à Saint-Pétersbourg. Ce n'est qu'en 1859, qu'il peut rendre visite à sa famille et à ses amis en Ukraine. Mais arrivé là, on le met en garde à vue et le renvoie aussitôt à Saint-Pétersbourg. Taras Chevtchenko restera sous surveillance policière jusqu'à sa mort. À ces compatriotes, il donne ce conseil : « **Mais, mes frères, ne désespérez pas et travaillez sagement, au nom d'Ukraine, notre effroyable mère. Amen** ⁽⁶⁾. »

Épuisé, il meurt à Saint-Pétersbourg le 10 mars 1861. De ses quarante-sept ans, Chevtchenko en vécut vingt-quatre au servage et dix en captivité. D'abord enterrés à Saint-Pétersbourg, deux mois plus tard ses restes sont transférés en l'Ukraine conformément à ses souhaits. Il est inhumé sur *Chernecha Hora* (la Montagne du Moine ⁽⁷⁾) près de Kaniv, sur une berge du Dniepr et pas très loin de son lieu de naissance. Sa tombe, considérée comme un lieu saint, continue d'attirer des millions d'Ukrainiens en pèlerinage.

La colline de Taras, comme les ukrainiens appellent le lieu familièrement, est considéré comme un monument historique, naturel et culturel d'une importance majeure et une relique nationale d'Ukraine ⁽⁸⁾. Il a son propre histoire. Un petit musée, dénommé « la chambre de Taras », a été construit en 1884 ⁽⁹⁾. En 1914, en raison du centième anniversaire de la naissance Chevtchenko, les autorités russes, envoient des gendarmes à « la colline » pour y empêcher toute manifestation de commémoration. Douze ans plus tard, en 1926, un musée de grande allure est inauguré près de la tombe de Chevtchenko. Nous nous trouvons alors sous le régime soviétique, qui à un moment donné a soutenu l'affirmation de l'identité ukrainienne. Puis en 1939 un haut monument avec une statue de bronze a été érigé sur la colline.

En fin c'est sur la colline de Taras qu'en 1978 Oleksa Hirnyk s'est incendié pour protes-





ter contre la répression soviétique de la langue, de la culture et de l'histoire ukrainienne. Avec sa mort il voulait marquer le 60^e anniversaire de la déclaration d'indépendance ukrainienne en 1918. Selon les dernières nouvelles les autorités ukrainiennes prévoient à cet endroit la construction d'une église en mémoire de Taras Chevtchenko.

Déjà en 1868 Mykhaylo Verbytsky (1815-1870) compose la musique pour *Zapovit* (Le Testament), sur le poème de Chevtchenko. Depuis lors elle sert de « seconde hymne nationale », très affectionnée, justement parce qu'elle n'est pas officielle. Du poème nous est restée cette traduction française anonyme, qui date de 1921.

Le Testament

*Quand je mourrai, enterrez-moi
Dans une tombe au milieu de la steppe
De ma chère Ukraine,
De façon que je puisse voir l'étendue des
champs,
Le Dniepr et ses rochers,
Que je puisse entendre
Son mugissement puissant.*

*Et quand il emportera de l'Ukraine
Vers la mer bleue
Le sang des ennemis, alors
Je quitterais les prairies et les montagnes
Et m'envolerai
Vers Dieu lui-même
Pour lui offrir mes prières
Mais jusque-là
Je ne connais pas de Dieu!*

*Enterrez-moi et debout!
Brisez vos fers,
Et arrosez du sang impur des ennemis
La liberté!
Puis, dans la grande famille,
La famille nouvelle et libre,
N'oubliez pas d'accorder à ma mémoire
Une bonne parole!*

Étant à la fois une icône littéraire et le promoteur le plus notable du réveil de l'identité ukrainienne au XIX^e siècle, Taras Chevtchenko occupe une place singulière dans l'histoire cul-

turelle de l'Ukraine. Sa vie tragique et son amour pour son pays, sa langue et sa culture, reflètent le parcours du peuple ukrainien à travers des siècles, dans son combat pour son identité et son indépendance.

De nombreux monuments furent érigés en honneur de ce poète national des Ukrainiens, aussi bien en Ukraine qu'à travers le monde. Un square Taras-Chevtchenko se situe au 6^e arrondissement de Paris. Il comporte un monument représentant le poète à un âge mûr, avec la moustache en fer à cheval, typique de Cosaques. La ville d'Aktau, au Kazakhstan, porta le nom de *Chevtchenko* de 1964 à 1992, en souvenir de l'exil de cet éveilleur du peuple ukrainien dans cette région. L'ancienne forteresse de Novopetrovskoïe, également au Kazakhstan, où le poète a purgé sa peine, est aujourd'hui la ville de *Fort-Chevtchenko*.

L'université de Kiev *Taras-Chevtchenko* porte son nom.



Luc Pauwels

Luc & Tina Pauwels



12,00 €



Notes

- (1) En ukrainien : Київський Університет Святого Володимира.
- (2) En ukrainien : Кирило-Мефодіївське братство.
- (3) En ukrainien : Тарас Григорович Шевченко.
- (4) Ukraine, sans article, ce qui est resté la règle, mais parfois difficile à rendre dans un contexte français.
- (5) On devra attendre 1916, c.à.d. vingt-cinq ans après sa mort, avant que des extraits de celui-ci soient publiés.
- (6) Dans sa préface pour une nouvelle édition de Kobzar, prévu pour 1847, qui à l'époque n'as pas paru à cause de son arrestation.
- (7) En ukrainien : Чернеча гора.
- (8) Voir le site <http://shevchenko-museum.com.ua/> avec de magnifiques photos.
- (9) Il a été entièrement rénové en 1991.



Simon Petlioura, le fondateur du nationalisme politique en Ukraine

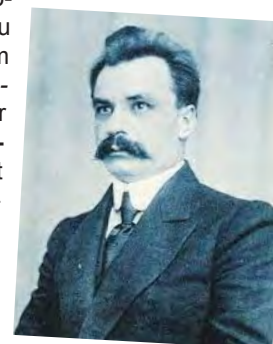
par Luc & Tina Pauwels



Simon Petlioura

En 1900, des étudiants nationaux-révolutionnaires et une poignée de marxistes fondent à Kharkiv le Parti Révolutionnaire Ukrainien, dont le principal objectif est la révolution socialiste et l'indépendance de l'Ukraine. Très rapidement ce parti s'empêtre dans des divergences internes sur l'importance à donner aux objectifs nationaux d'une part et socialistes d'autre part. Le premier programme du PRU ukrainien prévoyait encore l'indépendance de l'Ukraine. Mais très vite l'idée d'une autonomie au sein d'une fédération avec la Russie prend le dessus.

Le PRU se scinde finalement en trois. Sous la conduite de **Mykola Mikhnovsky** (1873-1924), l'aile nationaliste devient le *Parti Ukrainien du Peuple*. Cet avocat et journaliste est l'auteur de *Ukraine indépendante* ⁽¹⁾, manifeste considéré comme le premier programme revendiquant l'indépendance de l'Ukraine. En 1904 l'aile gauche du PRU devient l'*Union Social-Démocrate Ukrainienne* avant de rejoindre tout simplement la social-démocratie russe. Le reste du PRU prend, en 1905, le nom de *Parti Ouvrier Social-Démocrate Ukrainien*, autour de **Volodymyr Vynnytschenko** (1880-1951) et **Simon Petlioura** (1879-1926), des dirigeants qui bientôt feront parler d'eux.



Quand le Gouvernement provisoire russe rejette les revendications et les initiatives ukrainiennes, les nationalistes ukrainiens proposent de proclamer la république autonome ukrainienne. Tel est fait en juin 1917 à Kiev. Un gouvernement est formé avec l'écrivain et homme politique Volodymyr Vynnytschenko (1880-1951) ⁽²⁾ comme président du Conseil et Simon Petlioura (1879-1926) ⁽³⁾ comme ministre de la Guerre. Les deux sont sociaux-démocrates et autonomistes, c.à.d. partisans d'une Ukraine autonome, au sein d'une fédération de républiques slaves. L'indépendance n'est pas encore à leur agenda.

Homme de lettres et journaliste, Petlioura est l'un des personnages les plus importants du mouvement national. Il deviendra le commandant de l'armée ukrainienne au temps de la *République Populaire Ukrainienne*. En oc-

« Quelques mois plus tard, en mars 1921, le traité de Riga met fin à la guerre entre les Polonais et les Soviétiques. La paix se fait aux frais de l'Ukraine. Veille habitude, on la partage, la Pologne occupant la Galicie et la Volynie, les bolchéviques prenant possession du reste de l'Ukraine. »



tobre 1917, devenu maîtres du pouvoir à Petrograd et à Moscou, les bolcheviques de Lénine opposent à ce gouvernement une *République soviétique d'Ukraine*, qui est proclamé à Kharkiv en décembre 1917. Deux états sur le même territoire...

En mars 1918 les bolcheviques concluent avec les Allemands la paix de Brest-Litovsk, ce qui permet à l'armée allemande d'occuper toute l'Ukraine.

Un mois plus tard l'Allemagne favorise le coup d'état de l'hetman **Pavlo Skoropadsky** ⁽⁴⁾ (1873-1945). Un troisième état en Ukraine... Skoropadsky, aristocrate et général de l'armée impériale du tsar, se rallie pendant la révolution russe de 1917 au mouvement national ukrainien. Il en représente l'aile droite, conservatrice. Outre son engagement pour l'Ukraine, il a en commun avec Petlioura qu'ils sont l'un et l'autre membre d'une loge maçonnique, nommée « Jeune Ukraine », qui s'est constitué à Kiev pendant la Grande Guerre.



Apparaît aussi une *Armée Révolutionnaire Insurrectionnelle Ukrainienne*, un étrange allié de l'armée rouge. Il s'agit de groupes de guérilla anarchistes, sous le commandement d'un Ukrainien, le très charismatique Nestor Makhno ⁽⁴⁾ (1889-1934). Cet ancien bagnard est un disciple des grands penseurs anarchistes Bakounine et Kropotkine. Jusqu'en 1918 il se bat contre les grands propriétaires terriens, au Sud de l'Ukraine dont il est originaire.

Le retrait des troupes allemandes est pour lui le signal pour aller voir Lénine. Ils ne s'entendent pas, mais s'allient quand même. Sous ses drapeaux noirs, l'ARIU, qui compte jusqu'à 20 000 hommes, se bat en entente avec l'armée rouge bolchévique. Leurs ennemis ce sont à la fois les armées blanches des généraux tsaristes

Denikine et Wrangel et autant les forces de la République Populaire Ukrainienne de Simon Petlioura, pour eux un horrible « traître social-démocrate ».

Quand en décembre 1918 les Allemands, vaincus par les alliés, doivent abandonner l'Ukraine, le général Pavlo Skoropadsky disparaît avec eux. Vynnytchenko et Petlioura reprennent le pouvoir à Kiev. Très vite le gouvernement passe sous la direction de Petlioura, qui est l'homme fort de la situation.

Pendant toute l'année 1919, l'Ukraine est disputé entre l'armée nationaliste ukrainienne, l'armée blanche (anticommuniste) du général tsariste Denikine et l'armée soviétique qui soutient la république communiste ukrainienne. Petlioura propose à Denikine de conjuguer leurs efforts contre les bolcheviques, mais Denikine refuse tout accord avec ceux qu'il considère comme des affreux séparatistes. Le président Petlioura procède alors à la formation d'une armée ukrainienne qui lutte autant contre les bolcheviques, que contre l'armée blanche.

La guerre civile en Ukraine, entre les nationalistes, les bolchéviques et qui encore, a coûté entre 1917 et 1921, selon les estimations d'historiens neutres, entre un et deux millions de morts. En peu de temps la nouvelle république soviétique d'Ukraine réussit à s'aliéner autant des paysans que des intellectuels de gauche, pour ne pas parler de la mouvance autonomiste. Le russe est proclamé seule langue officielle. Le système communiste est introduit sans transition aucune. Les terres sont nationalisées, l'agriculture collectivisée, les paysans molestés et dérobés par la Tcheka ⁽⁵⁾. Ces unités, à la fois police politique et sûreté d'état, traquent les éléments « contre-révolutionnaires » et combattent « l'attitude bourgeoise » des « parasites sociaux ».

Simon Petlioura et Józef Piłsudski accompagnés de leurs officiers à Ivano-Frankivsk en septembre 1920.





Au début de 1920, presque toute l'Ukraine est conquise par l'armée rouge, qui s'est finalement aussi retournée contre Makhno et ses milices anarchistes. En réaction, des groupes armés de paysans, les restants de l'ARIU décimée, s'installent dans les steppes et attaquent en fureur autant les bolchéviques que les grands propriétaires terriens, les Juifs autant que les nationalistes ukrainiens. Aucun rapport avec les Cosaques d'antan, aucune discipline, aucun plan de campagne. L'armée blanche, les bolchéviques, l'armée nationaliste, ces anarchistes paysans, tout le monde tue les autres. Le pays se ruine complètement.

Devant le déluge, Petlioura se tourne vers les Polonais, qui en juin 1920 reprennent Kiev aux bolcheviques. Quelques mois plus tard, en mars 1921, le traité de Riga met fin à la guerre entre les Polonais et les Soviétiques. La paix se fait aux frais de l'Ukraine. Veille habitude, on la partage, la Pologne occupant la Galicie et la Volynie, les bolchéviques prenant possession du reste de l'Ukraine.

Vaincu, Petlioura part à l'étranger, d'abord en Pologne, puis en France, où il dirige le gouvernement ukrainien en exil. Simon Petlioura fut assassiné le 25 mai 1926, rue Racine à Paris,

par Samuel Schwartzbard, un anarchiste juif natif de Bessarabie. On le dit commandité par les Soviétiques. Bien avant Trotski, assassiné en 1940, Staline faisait traquer et liquider ses ennemis à l'étranger. Après Petlioura, d'autres activistes ukrainiens suivront, à commencer par **Yevhen Konovalets** ⁽⁶⁾ (1891-1938), ancien colonel dans l'Armée Populaire Ukrainienne et dirigeant de l'*Organisation des Nationalistes Ukrainiens* (ONU). Il est assassiné à Rotterdam, aux Pays-Bas, par l'agent du NKVD Pavel Soudoplatov qui s'était rapproché de lui se prétendant nationaliste ukrainien. Prenant congé de Konovalets, après un rendez-vous à l'Hôtel Atlanta, il lui offre une boîte de chocolats. Elle contient une bombe qui explose quelques minutes plus tard sur le Coolsingel et tue le leader nationaliste.



Luc & Tina Pauwels



Notes

(1) En ukrainien : *Самостійна Україна*.

(2) En ukrainien : *Володимир Кирилович Винниченко*. Il est décède le 6 mars 1951 à Mougins, où il vivait en exil.

(3) En ukrainien : *Симон Васильович*.

(4) *Петлюра*. Il est mort assassiné le 25 mai 1926 à Paris où il vivait en exil.

(5) En ukrainien : *Павло Петрович Скоропадський*. Il est mort à la suite d'un bombardement allié le 26 avril 1945, à Metten en Bavière, où il vivait en exil.

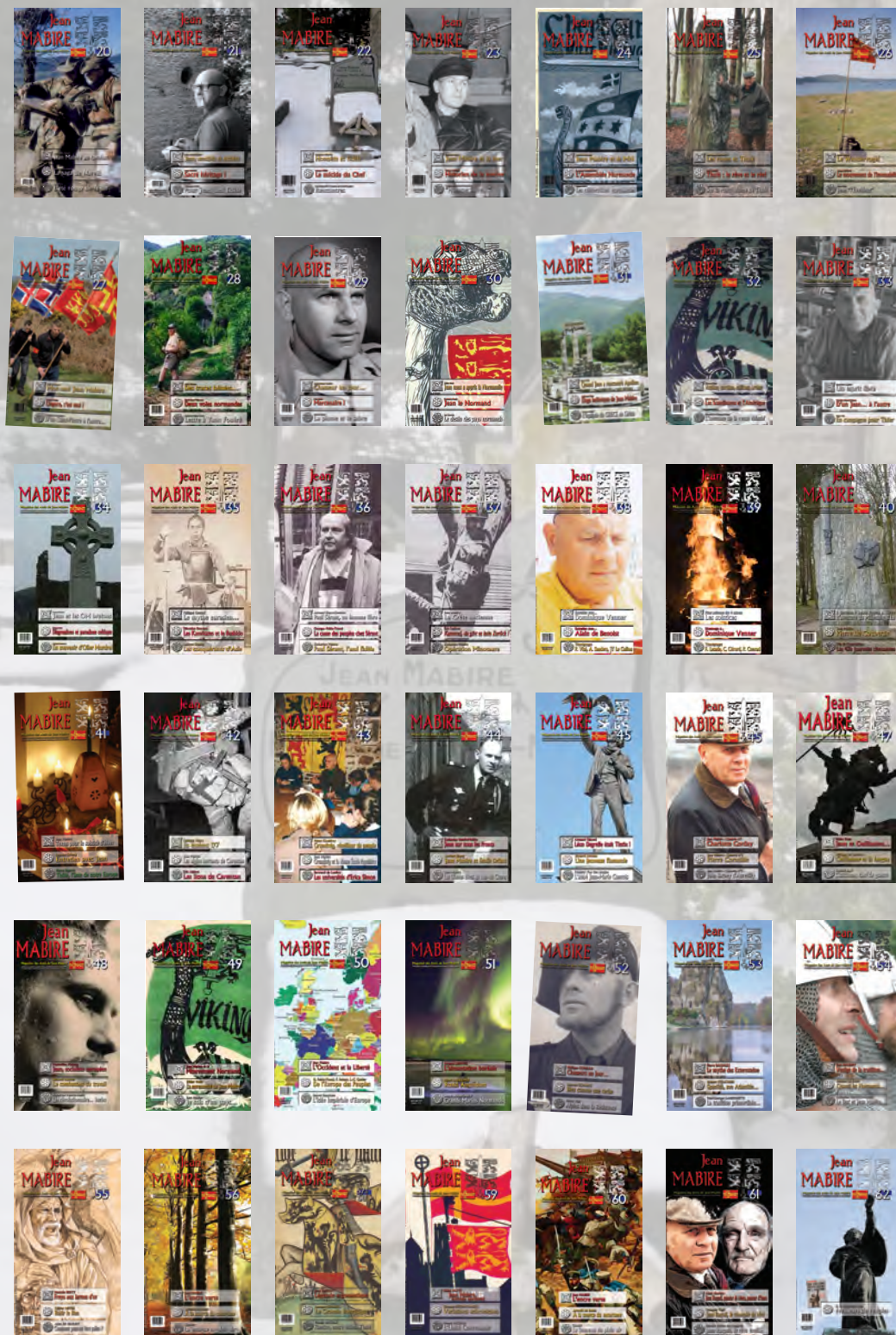
(6) En ukrainien : *Нестор Іванович Махно*. Fils de petits paysans ukrainiens, à 16 ans Makhno devient anarchiste. Il participe à la révolution russe de 1905. Suite à un cambriolage à main armée, il est condamné à 20 ans de prison, les mains et les pieds dans les fers. Libéré en 1917, il retourne en Ukraine où il se bat pour l'allotissement des grandes propriétés terriennes. Ce faisant il recrute ses premiers groupes d'inconditionnels.

(7) Elle s'appellera plus tard GPU, puis NKVD, puis KGB, puis MVD.

(8) En ukrainien : *Євген Олексійович Коновалець*.



Il ne dépend que de vous que l'aventure continue...



Abonnez-vous. Réabonnez-vous. Offrez des abonnements. Une revue n'est rien sans ses lecteurs.



La question d'Irlande ⁽¹⁾

par Georges Feltin-Tracol



Patrick Pearse

Dans le sillage de l'ouvrage consacré aux « **grands éveilleurs de peuples** » du XIX^e siècle paru en 1981 ⁽²⁾ et qui aurait dû être suivi d'un second volume, Jean Mabire fait paraître en 1995 une courte et profonde biographie de Pádraig (ou Patrick) Pearse (1879-1916). Pour l'occasion, Pierre Vial, président et fondateur du mouvement *Terre et Peuple* dont « Maït'Jean » est président d'honneur, lance sa propre maison d'édition ⁽³⁾.

À l'instar du Danois Nikolai Frederik Severin Grundtvig, Pádraig Pearse s'engage d'abord et avant tout dans le combat culturel et scolaire. Puis, en parallèle, il intervient dans l'action politique électorale et, enfin, organise et conduit l'insurrection d'avril 1916. Son engagement en faveur de la cause nationale irlandaise le conduit à s'associer avec James Connolly (1868-1916), militant syndicaliste et socialiste. En ce début de XX^e siècle, l'Irlande présente le cas exemplaire – qu'on ne retrouve que chez les *Comitadjis* de l'ORIMA (Organisation révolutionnaire intérieure macédonienne et d'Andrinople) ⁽⁴⁾ – de lier dans un destin commun les questions nationale et sociale.

Cette unité originale ne pouvait qu'attirer l'attention de Jean Mabire qui n'a jamais caché son engouement pour la cause des peuples et pour le socialisme européen. « **Le véritable sens de notre lutte apparaît de plus en plus clairement, écrit Jean Mabire: c'est la défense de l'individu contre les robots et, par conséquent, celle des patries contre l'universalisme. Pour nous, chaque homme et chaque nation possèdent une personnalité irréductible. Je ressens profondément la nécessité absolue de concilier deux attitudes, apparemment contradictoires: celle de l'artiste et celle du partisan** » ⁽⁵⁾. » Pádraig Pearse concilie les deux dans un même combat. Le sort de l'Irlande interroge cependant cet anglophile qui, en bon Normand, se considère en féal du duc de Normandie, à savoir le porteur de la Couronne britannique. Or, les patriotes irlandais, à part quelques exceptions, sont des républicains intransigeants.



Le véritable sens de notre lutte apparaît de plus en plus clairement, écrit Jean Mabire: c'est la défense de l'individu contre les robots et, par conséquent, celle des patries contre l'universalisme. Pour nous, chaque homme et chaque nation possèdent une personnalité irréductible. Je ressens profondément la nécessité absolue de concilier deux attitudes, apparemment contradictoires: celle de l'artiste et celle du partisan. »

La matrice spirituelle du Moyen Âge

On peut supposer que l'intérêt de Jean Mabire pour l'Irlande n'est pas que socio-politique; il est aussi et surtout historique et spirituel. Terre celtique jamais occupée par les légions romaines et peuplée en partie par des peuplades germaniques et vikings, le druidisme perdure jusqu'au début du Moyen Âge. Dans la transition chronologique entre la fin de l'Antiquité tardive et le Haut-Moyen Âge émerge un christianisme insulaire à l'origine de la Chrétienté en Occident.

Bien qu'assez peu traité par l'historiogra-



phie médiévisite, le christianisme celtique exerce en effet un rôle majeur dans l'élaboration du « miracle médiéval occidental » qui se manifeste à travers les styles roman et gothique, les cycles littéraires de Bretagne, de France et même de Rome et par l'amour courtois⁶. Nullement hérétique, ce christianisme venu de la Verte Erin avec le saint gallois Illtud de Llantwit accorde à l'instar du christianisme orthodoxe d'Orient une place prééminente au clergé régulier cénobite, malgré l'absence notable de toute structure épiscopale.

La première évangélisation de l'Europe occidentale dans les derniers temps de l'Empire romain ne résiste pas aux chocs produits par les « Grandes Invasions barbares » qui charrient à la fois un polythéisme vivace et diverses hérésies chrétiennes dont l'arianisme. Les peuples germaniques et steppiques bouleversent le cadre de vie quotidien des populations romanisées. Si la foi chrétienne subsiste dans les centres urbaines, les campagnes retrouvent assez vite leur paganisme ancestral. Il revient aux moines chrétiens celtiques dont saint Colomban de Luxeuil (vers 540 – vers 615) de réimplanter durablement au VI^e siècle le christianisme sur le continent européen. Ils construisent dans des lieux isolés, hostiles et à l'écart des voies de communication des monastères qui deviennent des conservatoires des savoir-faire et des connaissances récoltées au cours de l'Antiquité classique gréco-romaine. De ces abbayes partiront les différentes renaissances politiques et culturelles qui ponctuent le long millénaire médiéval.

Les chrétientés celtiques disparaissent rapidement à la fin de l'époque alti-médiévale. Des auteurs tels Jean Markale⁽⁷⁾ voient les moines celtiques en successeurs directs des druides. Le sujet demeure hautement polémique ! Rares sont aujourd'hui les Européens qui se souviennent de la dette morale qu'ils doivent à l'Irlande. Jean Mabire, lui, le savait.

Proie de l'Angleterre

Les divisions politiques en clans tribaux et en royaumes antagonistes de l'Irlande suscitent très tôt la convoitise des rois d'Angleterre d'origine normande. En 1171, Henri II Plantagenêt (1133-1189) envahit l'île. Toutefois, au long du Moyen Âge, la Couronne anglaise n'insiste pas sur la lente conquête de l'île. Tous ses efforts se portent d'une part vers l'Écosse et, d'autre part, vers des revendications dynastiques en France avec l'insuccès que l'on sait. La féroce guerre civile des Deux-Roses (1455 – 1485) qui fait suite à la Guerre de Cent Ans (1337 – 1453) relègue au second plan la pleine maîtrise du territoire irlandais par Londres. Ce n'est plus le cas à partir du règne d'Henry VIII (1491 – 1547). Père de l'absolutisme anglais, le Tudor qui sait ses ambitions continentales malgré l'an-

glicité de la ville de Calais, contenues par l'empereur-roi Charles Quint, le roi François Premier et le sultan – calife Soliman le Magnifique, tourne son avidité vers l'Ouest voisin.

Dès 1556 se généralisent les « plantations » : les familles irlandaises sont chassées de leurs terres saisies et attribuées à des propriétaires colonisateurs anglais et gallois. À cette politique d'expropriation forcée qui servira d'exemple aux *enclosures* pré-libérales à la veille de la première révolution industrielle, s'ajoute l'essor de la Réforme. Écossais presbytériens calvinistes et Anglais anglicans tentent d'extirper le puissant catholicisme des Irlandais. Il en découle une longue série de violences qui mêlent la religion, la politique, la situation économique et les faits sociaux. En 1595 éclate l'infructueuse révolte « pour la défense de l'Irlande et de la Foi ».

Owen Roe O'Neill, *alias* Owen le Rouge (1590 – 1649), qui a servi dans les rangs de l'armée espagnole des Habsbourg soulève de nouveau l'Irlande en 1641. Il rêvait d'une république irlandaise sous protectorat des Espagnes. Il affronte Oliver Cromwell (1599-1658), *Lord-Protector* du *Commonwealth* d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande. Ses « Côtes de Fer » puritaines fanatisées éliminent les trois quarts de la population irlandaise et confisquent de nouvelles terres si bien qu'en 1660, les deux tiers du foncier irlandais appartiennent à des Anglais, à des Gallois et à des Écossais. En dépit d'un tropisme catholique plus ou moins affirmé, les derniers souverains Stuart, Charles II (1630 – 1685) et son frère Jacques II (1633-1701), n'agissent guère en faveur des catholiques irlandais, car le Parlement de Londres obstrue leur action. La soi-disant « Glorieuse Révolution » de 1688-1689 qui chasse Jacques II au profit de sa fille protestante Marie II (1662-1694) et de son mari, le *stathouder* des Provinces-Unies, Guillaume d'Orange (1650-1702), devenu Guillaume III, témoigne de la fausseté et de la toxicité de ses intentions initiales profondément libérales. Souvent anglo-manes, les philosophes des sinistres « Lumières » du XVIII^e siècle ignorent, volontairement ou non, la triste condition du peuple irlandais.

En effet, en 1695, le Parlement anglais adopte les « lois pénales ». Elles interdisent à tout Irlandais catholique de recevoir un enseignement, de voter et d'être élu, de s'engager dans l'armée et dans la marine et d'exercer une quelconque profession libérale⁸. En prononçant un jugement, un magistrat confirme que « la loi anglaise ne reconnaît pas l'existence d'une personne en tant que catholique romain irlandais ». Pris à partir de 1651, les Actes de navigation avaient déjà tué l'économie insulaire. Toute la laine s'exporte vers Angleterre tandis que l'Irlande ne dispose d'aucune marine marchande ! Pis, la peine de mort s'applique si un



Irlandais possède un instrument de musique d'origine gaélique. C'est un véritable ethnocide.

Toute une Irlande rétive

En dépit de toutes ces vicissitudes, l'Irlande populaire et campagnarde demeure indomptée. Aux XVII^e et XVIII^e siècles se développe une « **Irlande cachée** » ou une « **Irlande silencieuse** ». Des prêtres catholiques pourchassés organisent tous les dimanches dans des clairières éloignées des chemins passants des messes clandestines. En semaine, ces curés ou des laïcs instruits donnent des cours à des diverses classes d'âge dans le cadre des « écoles des haies » (*Hedge Schools*). Maints luthiers fabriquent des instruments de musique qu'on entend encore aujourd'hui dans les *pubs*. Plus d'un million deux cents mille personnes vivent sur l'île en hors-la-loi. Si la faction parlementaire *whig* se félicite de l'anti-papisme royal, les *Tories* dont le nom serait une allusion aux brigands irlandais, catholiques ou non, s'en indignent plutôt. L'une de leurs plumes pamphlétaires les plus féroces et les plus brillantes, Jonathan Swift, s'élève contre les mauvais traitements collectifs donnés aux Irlandais.



Les Irlandais continuent à défier l'occupant. En 1798, les pères Murphy et Roche entraînent une partie de la population dans une révolte qui reçoit l'aide d'un corps expéditionnaire français envoyé par le Directoire. Sans aucun succès ! Membre actif de la Société des Irlandais libres et avocat de confession protestante, **Theobald Wolfe Tone** (1763-1798), se tranche la gorge dans sa cellule. Il théorise le premier un proto-nationalisme républicain civique irlandais, c'est-à-dire ouvert aux Réformés. *L'Acte d'Union* de 1800-1801 fonde le Royaume Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande et met un terme au vieux parlement irlandais.



La comtesse Constance Markievicz (1868 - 1927), appelée la « Comtesse rouge » pour ses opinions socialistes, républicaines et nationalistes



L'unité politique au profit de l'Angleterre n'empêche pas dès 1803 un nouveau soulèvement préparé par **Robert Emmet** (1780-1803). C'est un nouvel échec tandis que la période 1815 – 1850 voit l'île entrer dans une longue phase d'instabilité socio-économique. La question agraire prend une ampleur inattendue. La propriété terrienne revient aux *Landlords*, des nobles britanniques qui envisagent leurs vastes domaines agricoles bâtis sur les anciennes « plantations » en source principale de leurs revenus sans se soucier du sort des paysans irlandais qui y travaillent en quasi-servage et qui subissent la tyrannie de contre-maîtres parfois eux-mêmes irlandais... Cette oppression s'accompagne d'une vision fallacieuse des rapports anglo-irlandais. Les Britanniques considèrent les Irlandais comme des sauvages qu'il faut dresser. Ils placent aussi Dublin dans la banlieue immédiate de Londres.



La misère se répand dans les contrées les plus reculées en raison de la forte chute des prix agricoles. Fortement endettés, les métayers irlandais assistent à la saisie de leurs biens, voire sont emprisonnés pour dettes. Ces conditions favorisent une vigoureuse émigration vers les États-Unis d'Amérique où les WASP (*White Anglo-Saxons Protestants*) les accueillent fort mal⁹ ou vers les « pays noirs » houillers et industriels de Grande-Bretagne⁽¹⁰⁾. Des sociétés secrètes de résistance telles l'*Irish Republican Brotherhood* (IRB ou « Fraternité républicaine irlandaise ») vers 1858 sont créées aux États-Unis avant de s'implanter en Irlande occupée.

Cette triste période s'achève par la « Grande Famine » de 1846 – 1849. Quatre hivers rigoureux consécutifs provoquent des récoltes déficitaires en pommes de terre. Les familles irlandaises ne peuvent pas pêcher, sinon elles doivent à l'occupant verser une taxe élevée alors que l'argent fait défaut. Plus d'un million d'Irlandais meurent de faim. Un autre million environ fuit l'île à bord de navires transformés en véritables mouiroirs flottants. Malgré la dureté du moment, une minorité résiste et mène une véritable guérilla rurale. Les fermiers catholiques refusent de payer la dîme au clergé anglican. Ils n'hésitent plus à rosser tout percepteur un peu trop insistant... Les plus déterminés détruisent les récoltes, incendient les fermes et tuent le bétail. Les rendements fonciers s'effondrent au grand désespoir des *Landlords*.

Un romantisme de combat

Inspiré des formations républicaines italiennes (« *Jeune Italie* ») et européenne (« *Jeune Europe* ») de Giuseppe Mazzini (1805-1872), « *Jeune Irlande* » se crée vers 1842. En 1848, **William Smith O'Brien** (1803-1864) et Thomas



Francis Meagher (1823 – 1867), futur général de l'armée nordiste pendant la Guerre de Sécession et gouverneur du territoire du Montana, soulèvent le Munster. Ce nouvel échec se termine à l'été 1848 par la « **Bataille du carré de choux de la veuve MacCormack** » à Ballingarry. C'est toutefois pendant cette brève révolte qu'est imaginé le drapeau national irlandais aux bandes verticales verte (pour les catholiques) – blanche (symbole de paix et de concorde) – orange (pour les protestants). Le modeste soulèvement de 1848 s'inscrit dans le « **Printemps des peuples** » et traduit toute la vigueur du romantisme politique.

Le mouvement romantique qui puise sa motivation dans l'âme populaire et rurale concrétise les nombreuses avancées juridiques survenues dans la première moitié du XIX^e siècle. Le *Catholic Emancipation Act* (Loi sur l'émancipation des catholiques) de 1829 abroge les « lois pénales » de 1695. Sa promulgation reste faible dans une Irlande en agitation permanente. Secrétaire britannique aux affaires irlandaises, le futur Premier ministre conservateur Robert Peel (1788-1850) inaugure une *Royal Irish Constabulary* (Gendarmerie royale irlandaise) chargée de réprimer les Irlandais réfractaires, sans grande efficacité réelle d'ailleurs... Pour sa part, bientôt surnommé le « Libérateur », Daniel O'Connell (1775-1847) entend poser la question irlandaise au public britannique de manière pacifique et argumentée avec sa *Loyal National Repeal Association* (Association nationale loyale d'abrogation). Il est d'ailleurs à l'origine du *Catholic Emancipation Act*. Tout en le célébrant, les romantiques révolutionnaires de « Jeune Irlande » et la rédaction du journal *The Nation* ne partagent pas son pacifisme. Dans les décennies 1860 – 1870, des militants éduqués dans une atmosphère héroïque gaélique riche en exaltations assassinent des responsables politiques britanniques.

Dans le même temps se multiplient les formations politiques telles que la *Tenant Right League* (Ligue du droit des locataires) du « Jeune Irlandais » Charles Gavan Duffy (1816 – 1903), Premier ministre de l'État de Victoria en Australie de 1871-1872, aux objectifs non-violents qui périclité assez vite, ou bien la *Home Rule League* (Ligue pour l'autonomie interne) et l'*Irish National Land League* (Ligue nationale irlandaise des terres) de Michael Davitt (1846-1906) et de Charles Stewart Parnell (1846 – 1891), surnommé le « roi sans couronne d'Irlande », principale figure de l'*Irish Parliamentary Party* (Parti parlementaire irlandais), qui acceptent le projet de *Home Rule*, c'est-à-dire l'autonomie interne de l'Irlande dans le cadre du Royaume Uni. Membre de l'IRB, Michael Davitt soutient au soir de sa vie la cause des



Boers et, mutilé du travail (il a perdu un bras) s'investit dans l'action syndicale. Il fonde en 1891 l'*Irish Democratic Labour Federation* (Fédération démocratique irlandaise du travail). Les partis politiques britanniques restent circonspects sur l'effectivité de cette mesure. Karl Marx écrit à son compère Friedrich Engels qu'« autrefois, je pensais que la séparation entre l'Angleterre et l'Irlande était impossible. Maintenant, je la considère comme inévitable ». L'auteur du *Capital* ne cache pas ses sympathies pour l'Irlande qu'il verrait bien libre de toute emprise britannique.

Cause nationale et justice sociale

Les révolutions industrielles bouleversent les structures sociales de l'île. L'apparition d'usines en milieu urbain accélère l'exode rural et la constitution dans des quartiers de taudis où vit

une population ouvrière revendicative. Militant syndicaliste et socialiste, **James Connolly** dirige depuis Belfast un syndicat dynamique, l'*Irish Transport and General Workers' Union* (Syndicat irlandais des transports et des travailleurs généraux). Il lance aussi l'*Irish Labour Party* (Parti travailliste irlandais) qu'il dote d'un périodique imprimé, *The Irish Worker* (Le Travailleur irlandais). Face





au patronat britannique intraitable, il déclenche de nombreuses grèves. Avec la ferme intention de protéger les grévistes, il fonde une milice ouvrière efficace, la *Citizen Army* (Armée des citoyens), que Lénine, admirateur, jugera comme la première force armée prolétarienne d'Europe. En 1893, Douglas Hyde (1860-1949) fonde la Ligue gaélique dont l'ambition principale vise à raviver la langue gaélique dans la littérature, la poésie, le théâtre et la musique. À la fin du XIX^e siècle, les républicains irlandais se donnent une milice clandestine, les *Irish Volunteers* (Volontaires irlandais), qui dépend de l'IRB. Pour Robert Steuckers, la convergence entre l'idée nationale et la question sociale donne au mouvement irlandais une particularité politique rare. « **Le socialisme irlandais devait donc recevoir un apport d'énergie complémentaire que seul le nationalisme pouvait lui procurer, surtout le mixte de catholicisme sacrificiel et de nationalisme celtique mythologisé, chanté par Pádraig Pearse** ⁽¹¹⁾. »

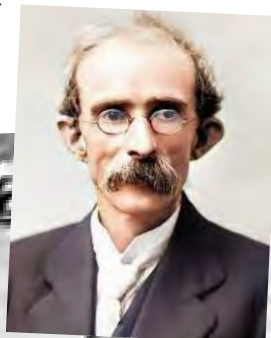
Quand éclate à l'été 1914 la Grande Guerre, Londres décide de reporter le *Home Rule* à peine adopté au retour de la paix. Mécontents, les Irlandais choisissent de déclencher une insurrection générale. La direction clandestine de l'IRB à laquelle appartiennent



Pádraig Pearse et James Connolly choisit la date du 24 avril 1916 en pleine fête de Pâques. Elle table sur une distribution non négligeable d'armes venues d'Allemagne. Les nationalistes irlandais sont souvent germanophiles. Malheureusement, l'émissaire de l'IRB auprès du Kaiser Guillaume II, **Roger Casement** (1864 – 1916), par ailleurs poète gaélique reconnu, est arrêté dès son retour en Irlande tandis que le navire allemand chargé d'armes et de munitions se saborde devant les bâtiments de la *Royal Navy* ⁽¹²⁾.

Les « **Cinq Glorieuses** » ou les « **Pâques sanglantes** » se déroulent entre le 24 et le 29 avril 1916. Si les combats se concentrent à Dublin, on assiste à de violents affrontements dans les comtés de Wexford, de Galway, de Menth et de Louth. Malgré un manque criant de moyens de communication fiables et l'impossibilité de s'emparer du château de Dublin

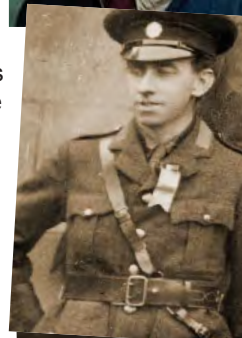
trop bien défendu, l'état-major insurrectionnel poursuit le plan prévu. Pádraig Pearse proclame la République d'Irlande en tant qu'État indépendant et souverain et assume la présidence du gouvernement provisoire qui compte, outre Connolly, **Thomas James Clarke** (1858-1916), **Seán Mac Diar-**





Dans les années 1930, si certaines franges de l'IRA redécouvrent la question sociale et se gauchisent, d'autres suivent le mouvement proto-fasciste du général O'Duffy, les « Chemises bleues ». Pendant la Guerre d'Espagne, si des républicains irlandais rejoignent les Brigades internationales et forment la « colonne Connolly », des Chemises bleues luttent aux côtés des nationalistes seulement contre le communisme. Ils refusent en revanche de lutter contre les nationalistes basques et catalans. »

mada (1883-1916), **Joseph Plunkett** (1887 – 1916), **Thomas Stanislaus MacDonagh** (1878 – 1916) et **Éamonn Ceannt** (1881-1916). La priorité immédiate des rebelles est de chasser les Britanniques qui reçoivent heure après heure de renforts considérables venus de l'Ulster. Derrière les barricades et les sacs de sable, les femmes mobilisées distribuent armes, vivres et médicaments. L'une d'elles, la comtesse Constance Markievicz (1868 – 1927), appelée la « Comtesse rouge » pour ses opinions socialistes, républicaines et nationalistes, commande des unités de la *Citizen Army* dans le parc Saint-Stephen. Au bout de cinq jours de combats acharnés, les insurgés doivent se rendre sans aucune condition. Jugés et condamnés à mort pour trahison en temps de guerre, ce que récusent les accusés qui font prévaloir leur nationalité irlandaise juridiquement inexistante, les membres du gouvernement provisoire sont fusillés ou pendus.



Péripéties tragiques pour l'indépendance

Plaçant toute l'île sous une féroce loi martiale, les Britanniques y imposent en 1917 la conscription. Or cette décision unilatérale mécontente toute la population irlandaise qui manifeste, proteste et s'agite. Londres abandonne très vite la mesure. Meneur principal du *Sinn Féin* (« Nous-mêmes ») fondé en 1905, **Arthur**





Griffith (1871 – 1922) représente une voix modérée puisqu'il souhaite une double monarchie irlandaiso-britannique. Aux législatives britanniques de décembre 1918, sur 105 sièges, les unionistes orangistes de l'Ulster en remportent 23, et le *Sinn Féin* en gagne 73. Parmi les nouveaux élus, six sont en fuite, trente-six détenus et trente en déportation.

Arthur Griffith doit composer avec deux vieux militants de l'IRB, le nouveau commandant de l'IRA (*Irish Republican Army* ou Armée républicaine irlandaise) ⁽¹³⁾, **Michael Collins** (1890-1922), et **Éamon de Valera** ⁽¹⁴⁾. Ce dernier ne souhaite pas que les députés *Sinn Féiners* prêtent allégeance à la Couronne britannique. Le 21 janvier 1919, les élus républicains se réunissent en « Assemblée irlandaise » et approuvent une dissidence ouverte qui demeure, cent ans plus tard, un exemple pour tous les adeptes des BAD (Bases autonomes durables), les « sécessionnistes », les « séparatistes » et autres « communautaristes » albo-européens. Une administration nationale irlandaise illégale en droit se substitue dans les faits à l'administration britannique officielle. Les problèmes de voisinage, les actes de délinquance, les problèmes juridiques passent devant des tribunaux *ad hoc*. Les Irlandais ne sollicitent plus les autorités d'occupation ; ils préfèrent s'en remettre aux institutions indépendantistes. Un État irlandais informel coexiste ainsi avec une légalité britannique franchement contournée.

Sur le plan militaire, l'IRA mène de nombreuses opérations de guérilla. Londres riposte de la pire des manières. Les Britanniques recrutent parmi les anciens combattants des tranchées. Ils leur versent une solde journalière de dix shillings par jour et leur fournissent des uniformes de couleur noire et fauve, d'où leur appellation de *Black and Tans*. D'anciens officiers, les *Auxiliaries*, les encadrent. Ces supplétifs pratiquent un contre-terrorisme féroce, font régner la terreur, arrêtent au moindre soupçon, torturent, violent, tuent et pillent en toute impunité. Ces actions de représailles sanguinaires n'affectent pas la détermination des Irlandais d'autant que l'IRA réplique par des attentats quotidiens ⁽¹⁵⁾.

Londres négocie avec les républicains irlandais les moins intransigeants. Le 23 décembre 1920, Lloyd George fait voter le *Government of Ireland Act* (Loi sur le gouvernement de l'Irlande). L'île se retrouve divisée en deux parties. Six comtés du Nord-Est à majorité protestante (même si certains comtés sont déjà fortement catholiques) constituent la province britannique de l'Ulster. Les autres deviennent un dominion



du *Commonwealth*. Le gouvernement irlandais doit allégeance à la Couronne et verser une taxe à Londres, les *Land Annuities* (rentes foncières). En outre, la *Royal Navy* protège l'Irlande. Les Britanniques conservent leurs bases militaires pour une durée de cinq ans. Pragmatiques, Arthur Griffith et Michael Collins acceptent le traité, ce que refuse Éamon de Valera qui reçoit l'appui de l'IRA. Les législatives de juin 1922 voient l'élection de 58 députés pro-traité, de 17 travaillistes, de 7 fermiers agrariens, de 10 indépendants et de 36 députés anti-traité. L'assemblée entérine l'accord avec Londres par 92 voix.

L'approbation parlementaire provoque une terrible guerre civile de onze mois. L'IRA anti-traité commet de nombreuses violences contre d'autres Irlandais. Le gouvernement de William Thomas Cosgrave (1880-1965) répond par une violence semblable aux *Black and Tans*. Ce conflit se termine avec plus d'un millier de morts dont Michaël Collins, trois mille blessés et douze mille prisonniers. Vaincu, Éamon de Valera entame sa « traversée du désert ». En 1926, l'IRA et lui reconnaissent finalement le traité et renoncent à la lutte armée. Il lance ensuite le *Fianna Fáil* (« Soldats de la desti- née ») et parcourt toute l'Irlande du Sud en tant que premier opposant au gouvernement.

Sous le gouvernement d'Éamon de Valera

Le *Fianna Fáil* remporte les législatives de 1932. Premier ministre, Éamon de Valera libère les détenus de la guerre civile, développe l'industrie, favorise les projets hydro-électriques et commence de rudes discussions économique et douanière avec la Grande-Bretagne. En 1938 est enfin signé l'*Anglo-Irish Agreement* (Accord anglo-irlandais). En échange de l'abandon de toutes ses bases militaires sur l'île, le Royaume Uni reçoit de Dublin la somme de dix millions de livres sterling. Inquiet de cette politique interventionniste inspirée du *New Deal* étatsunien et des expériences planistes en Europe, William T. Cosgrave fonde en 1933 le *Fine Gael* (« Le Clan des Gaels ») en fusionnant son parti, le *Cumann na nGaedhael* (« Société des Gaels »), la formation centriste agrarienne, le Parti national du Centre, héritier du vieux Parti parlementaire irlandais favorable au *Home Rule*, et la *National Guard* d'Eoin O'Duffy (1892-1944). *Finnia Fail* et *Fine Gael* seront jusque dans la deuxième décennie du XXI^e siècle les deux principaux partis politiques irlan-



dais. Dans les années 1930, si certaines franges de l'IRA redécouvrent la question sociale et se gauchisent, d'autres suivent le mouvement proto-fasciste du général O'Duffy, les « **Chemises bleues** ». Pendant la Guerre d'Espagne, si des républicains irlandais rejoignent les Brigades internationales et forment la « colonne Connolly », des Chemises bleues luttent aux côtés des nationalistes seulement contre le communisme. Ils refusent en revanche de lutter contre les nationalistes basques et catalans ⁽¹⁶⁾.

Pendant la Seconde Guerre mondiale, par la volonté express d'Éamon de Valera, l'Irlande reste neutre avec toutes les équivoques que comporte cette attitude. Environ 70 000 Irlandais s'engagent dans les forces britanniques et 200 000 autres remplacent les hommes mobilisés dans les usines. Par ailleurs, le 20 avril 1945, Éamon de Valera se rend à l'ambassade d'Allemagne et y présente ses condoléances à l'ambassadeur du *Reich*. Il s'agit de montrer à tout le monde l'indépendance du jeune État irlandais. Le 18 avril 1949, il rompt les derniers liens avec Londres, proclame la République d'Irlande et quitte le *Commonwealth*.

Décédé en 1975, Éamon de Valera est président de la République de 1959 à 1973. Au cours de ses mandats, il accueille en 1969 Charles De Gaulle et son épouse après sa démission au printemps 1969. Lors d'une réception officielle, le Général De Gaulle porte un *toast* « à toute l'Irlande » ⁽¹⁷⁾. Cette évocation n'est pas anodine de sa part. Il affirmait descendre « **d'un certain Sean McCartan, colonel d'une brigade irlandaise de l'armée royale française** » ⁽¹⁸⁾ ». Par ailleurs, son oncle éponyme qu'il n'a jamais connu, Charles De Gaulle (1837 – 1880), fut le grand chantre de la renaissance celtique et du renouveau breton. L'homme de Colombey-les-Deux-Églises savait tout l'apport exceptionnel que la civilisation européenne devait au christianisme celtique. Il avait compris que l'essence de la France est européenne, constituée d'éléments gaulois, ro-

main, hellènes, germains et même vikings imbriqués...

Aujourd'hui, l'Irlande change de paradigme politique. L'actuel *Sinn Féin* relancé en 1970 tient des positions tiers-mondistes, gauchistes et multiculturalistes. En Irlande du Nord, alors que les républicains soutiennent la cause palestinienne, les loyalistes orangistes s'identifient à l'État d'Israël ⁽¹⁹⁾. Le paradoxe n'est qu'apparent puisque l'actuelle dynastie britannique des Windsor – Mountbatten – Saxe – Cobourg – Gotha – Hanovre, non légitime au regard du droit jacobite, a de profondes racines maçonniques et judaïques ⁽²⁰⁾. Républicains irlandais et orangistes d'Ulster foncent aujourd'hui dans une impasse majeure. Le blocage institutionnel en Irlande du Nord a permis au gouvernement britannique d'imposer le mariage *gay* malgré la ferme opposition des loyalistes. Le 25 mai 2018, un référendum constitutionnel en République d'Irlande légalise à 66,40 % l'avortement. Cette décision est prise sous le gouvernement de Leo Varadkar (père d'origine indienne) qui fut le premier homme politique à révéler son homosexualité. Ne serait-il pas temps aux nationalistes et aux orangistes de surmonter leurs vieux antagonismes et d'affronter ensemble le nouveau système cosmopolite à tuer tous les peuples ?

Georges Feltin-Tracol



Aujourd'hui, l'Irlande change de paradigme politique. L'actuel Sinn Féin relancé en 1970 tient des positions tiers-mondistes, gauchistes et multiculturalistes. En Irlande du Nord, alors que les républicains soutiennent la cause palestinienne, les loyalistes orangistes s'identifient à l'État d'Israël. »





Notes

- (1) Outre les références bibliographiques mentionnées en notes, cette étude assez concise a utilisé Jean Guiffan, *La question d'Irlande*, Éditions Complexe, coll. « Questions au XX^e siècle », 1994, et Pierre Joannon, *Histoire de l'Irlande et des Irlandais*, Perrin, 2006.
- (2) Jean Mabire, *Les Grands Aventuriers de l'Histoire. Les éveilleurs de peuples*, Fayard, 1982.
- (3) Jean Mabire, *Patrick Pearse. Une vie pour l'Irlande*, préface de Pierre Vial, Terre et Peuple, 1998. Jusqu'à sa disparition, Jean Mabire rédigea dans chaque numéro de *Terre et Peuple Magazine* le portrait d'un éveilleur de peuple.
- (4) cf. Thierry Mudry, *Guerre de religions dans les Balkans*, Éditions Ellipses, coll. « Référence géopolitique », 2004.
- (5) Jean Mabire, *L'écrivain, la politique et l'espérance*, préface de Fabrice Laroche, Éditions Saint-Just, coll. « Europe », 1966, p. 23.
- (6) cf. Denis de Rougemont, *L'amour et Occident*, 1939.
- (7) Malgré les polémiques d'ordre historiographique et linguistique, cf. Jean Markale, *Le christianisme celtique et ses survivances populaires*, Éditions Imago, 1983.
- (8) Les catholiques anglais connaissent les mêmes discriminations légales, d'où la tonicité de l'« anglo-catholicisme » aux XIX^e et XX^e siècles représenté par John R.R. Tolkien, Hilaire Belloc ou Gilbert Keith Chesterton.
- (9) cf. le film de Martin Scorsese, *Les Gangs de New York*, 2002 avec Leonardo DiCaprio, Daniel Day-Lewis, Cameron Diaz et Liam Neeson.
- (10) Une conséquence de cette émigration irlandaise est, par exemple, la création en Écosse dans le quartier irlandais de Glasgow, d'un club de football, le *Celtic Football Club*, grand rival des *Glasgow Rangers*. En septembre 2022, le *Celtic Glasgow* fut le seul club sportif de Grande-Bretagne à ne pas porter le deuil d'Elizabeth II.
- (11) Robert Steuckers, *Pages celtiques*, Éditions du Lore, 2017, p. 57.
- (12) Sur le tropisme des nationalistes irlandais vers l'Allemagne et l'Italie, cf. Sylvain Roussillon, *La tentation fasciste des républicains irlandais (1938-1961)*, Éditions Ars magna, 2022.
- (13) La première IRA ou « Vieille IRA » résulte de la fusion en 1916 de la *Citizen Army* et des *Irish Volunteers*. Elle prend part aux « Pâques sanglantes ». Ensuite, au gré des circonstances politiques, le sigle sera repris par différents mouvements ou personnalités, en particulier en Irlande du Nord pendant les trois décennies de troubles (1969 – 1998).
- (14) Né à New York le 14 octobre 1882 d'un père espagnol et d'une mère irlandaise, George de Valera perd son père à l'âge de trois ans. Il part étudier les mathématiques en Irlande et s'engage dans l'IRB où il adopte le prénom gaélique d'Éamon. Il participe aux Pâques sanglantes et n'échappe à la condamnation à mort qu'en raison de sa citoyenneté étatsunienne.
- (15) Sur ce climat de violence extrême, on peut regarder le film de Neil Jordan, *Michael Collins*, sorti en 1996 avec Liam Neeson, et le film de Ken Loach, *Le vent se lève*, sorti en 2006, avec Cillian Murphy, futur chef de la série *Peaky Blinders*, et Liam Cunningham alias Davos Mervault dans la série *Game of Thrones*.
- (16) cf. Sylvain Roussillon, *Les « Brigades internationales » de Franco. Les volontaires étrangers du côté national*, préface de Pascal Le Pautremat, Via Romana, 2012.
- (17) L'anecdote est relatée dans Arnaud Teyssier, *De Gaulle 1969. L'autre révolution*, Perrin, 2019.
- (18) Robert Steuckers, *op. cit.*, p. 53.
- (19) Klaas Malan, « Pour Dieu et pour l'Ulster », dans *Réfléchir & Agir*, n° 60, automne 2018.
- (20) Christian Bouchet, « Les origines sémitiques du *White Nationalism* », dans *Le devoir de mémoire*, Ars Magna, coll. « Le devoir de mémoire », 2021. Dans l'excellente lettre d'informations confidentielles fondée par Emmanuel Ratier, *Faits & Documents*, n° 512, du 1^{er} au 31 octobre 2022, on apprend que le nouveau roi Charles III « a été circoncis au 8^e jour (*brit milah*) au palais de Buckingham par le rabbin Jacob Snowman, le *mohel* officiel de la communauté juive de Londres. Cette tradition remonterait au roi George I^{er} (1660 – 1727) selon l'*Agence télégraphique juive* ».





De Theodor Herzl au sionisme contemporain

par Robert Steuckers

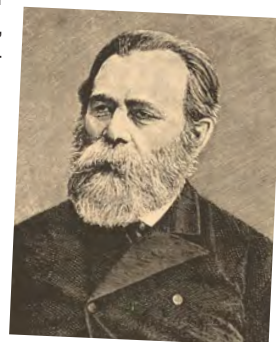


Theodor Herzl

« Dans le cadre de cette « affaire Dreyfus », Herzl rencontre Alphonse Daudet, antisémite, avec qui il a toutefois une discussion amicale. Daudet le dissuade d'écrire qui soit une enquête sur la condition juive mais plutôt un ouvrage qui ressemblerait à *La case de l'Oncle Tom*. La suggestion fait mouche chez Herzl. Il entend dès lors écrire un livre où, rappelle son biographe Rozenblum, « il ne s'agirait plus de susciter la compassion mais d'agir », de « ne plus retracer un itinéraire individuel mais de suggérer un projet collectif. »

Jean Mabire, me dit-on, était fasciné par les « éveilleurs de peuple », Grundvigt, Petöfi, Pearse, etc. Par l'Abbé Cyriel Verschaeve mais aussi par le personnage juif viennois **Theodor Herzl** qui a lancé l'idée d'un retour à une terre pour les populations juives d'Europe centrale et orientale, et, au départ, ce n'était pas nécessairement la Palestine alors sous administration ottomane. Examinons d'abord le contexte dans lequel Herzl a évolué à Vienne à la fin du XIXe siècle : c'est tout d'abord le fameux « mouvement des nationalités » qui a animé toute l'Europe depuis l'effondrement des projets napoléoniens suite à la campagne désastreuse de Russie et à la bataille de Waterloo. L'émancipation par les idées universalistes des Lumières et de la révolution française ne fait plus recette. Les peuples entendent se libérer en adoptant des valeurs qui leur sont propres, dans des territoires matriciels, légués par leurs ancêtres, organisés par le droit coutumier (et non plus par les codes dérivés de l'idéologie des Lumières). Herzl naît dès lors dans un monde juif, travaillé lui aussi par les idées du « mouvement des nationalités ». Des penseurs juifs comme **Léon Pinsker** et **Moses Hess** ont pensé, sans succès, l'émancipation juive, l'hypothèse sioniste et la problématique des langues à adopter bien avant Herzl, de loin leur cadet.

Moses Hess, né à Bonn en 1812, sera d'abord un compagnon de route de Karl Marx et de Friedrich Engels, les accompagnera dans leurs exils à Bruxelles puis à Paris. Il sera un théoricien du socialisme qui finira toutefois par critiquer l'idée marxienne de la « lutte des classes » pour le remplacer par la « lutte des peuples » voire la « **lutte des races** ». Hess, conscient que les populations juives ne seront jamais pleinement acceptées en Europe, théoriserait un socialisme, non plus basé sur les idées révolutionnaires habituelles, mais sur des fondements scientifiques, biologiques, qui conduisent à rejeter l'universalisme, introuvable si on adopte une démarche scientifique, et à explorer les particularités réelles, tangibles, concrètes de chaque population. Pour ses lecteurs juifs, ce recours aux particularités eth-





niques (ou ethno-religieuses) implique une ré-immersion dans le judaïsme traditionnel. Hess développera toutefois un système de pensée plus complexe : le judaïsme est une « nationalité » (biologique) avant d'être une religion ; le modèle à suivre est celui du *Risorgimento* italien de Mazzini, parce que l'unification italienne confirme le primat de la nationalité sur les entités étatiques jugées par lui obsolètes, parce que dominées par l'étranger ou par des dynasties ; le judaïsme d'avant-garde mêlera, selon Hess, socialisme (national) et aspiration à la construction d'un Etat propre « sur la terre des pères » et, en attendant, les juifs peuvent, s'ils le souhaitent, se replier sur l'orthodoxie religieuse pour conserver leur identité profonde, tout en rejetant le « judaïsme réformiste » et libéral, lié aux idéaux éthérés des Lumières.

Léon Pinsker, né en 1821 en Pologne russe, était médecin de profession. Son engagement intellectuel fut profondément influencé par l'antisémitisme pogromiste russe qui sévissait au XIX^e siècle, surtout après l'attentat qui coûta la vie au Tsar Alexandre II, émancipateur des paysans et conquérant de l'Asie centrale. La violence des pogroms et la judéophobie (qu'il percevait comme une maladie psychique héréditaire, perceptible dans toute l'Europe et pas seulement en Russie) le conduisent à rejeter le judaïsme assimilationniste et humaniste du mouvement libéral Haskala au profit d'une vision « auto-émancipatrice » qui réclamera l'avènement d'un « Etat juif » quelque part dans le monde. Ses idées trouveront un cénacle, en Roumanie et à Odessa, qui les discutera et cherchera à les faire avancer dans les esprits, le *Chovevei Zion* ou *Chibbat Zion* qui rejoindra les « Congrès sionistes » lancés par Herzl et sera dissous par les Bolchéviques dès qu'ils arriveront au pouvoir.

Telles sont les racines majeures du sionisme (il y en a d'autres) avant l'entrée en scène du personnage qui nous intéresse au premier plan aujourd'hui. Les ambitions du jeune Theodor Herzl étaient, au départ, de devenir un « écrivain allemand », auteur de pièces

de théâtre populaires. Il se décarcassera de toutes les façons pour promouvoir ses œuvres et les faire jouer par les théâtres allemands et autrichiens : il ne connaîtra qu'un succès très mitigé. Il déménage en France en 1891 où il exerce la fonction de correspondant à Paris du quotidien viennois *Die Neue Freie Presse*. Mais le contexte social et politique, qu'il observe dans la capitale française en tant que journaliste politique, le force à réfléchir sur sa judéité : en 1892, le marquis de Morès, lors d'un meeting antisémite, « **réclame l'expulsion de Rothschild de la Banque de France** » et « **l'interdiction aux étrangers et aux Juifs du sol français** ». En même temps, le journal *La libre parole* d'Edouard Drumont, lancé en 1892, publie une série d'articles, signés « Lamasse », dénonçant « **l'influence juive dans l'armée** ». Drumont est provoqué en duel et est blessé. Pour le venger, le marquis de Morès défie le témoin adverse, le Capitaine Armand Mayer, qui sera mortellement blessé lors du duel. Tels furent les prémises de l'affaire Dreyfus. Le ministre de la guerre, Charles de Freycinet, fustige la volonté des antisémites de dresser les officiers les uns contre les autres pour des raisons d'ordre confessionnels. Mais les admonestations du ministre ne diminuent pas la virulence antisémite qui secoue la France de l'époque. Drumont redouble de zèle, accuse les députés d'être soudoyés par Alphonse de Rothschild. Le député radical Auguste Burdeau le traîne en justice et c'est Theodor Herzl qui couvre le procès pour son journal viennois. Ensuite, la même année, le procès du scandale de Panama, suscite à nouveau les passions (antisémites) : la « Compagnie du Canal de Panama » a fait faillite en dépit du prestige de Ferdinand de Lesseps (artisan du Canal de Suez). L'ingénieur et son fils sont cités devant les tribunaux parisiens, de même que les financiers Jacques de Reinach et Cornélius Herz (naturalisé américain). Les deux banquiers sont de confession israélite. Herzl assiste au procès pour le compte de son quotidien. Drumont dénonce la corruption de nombreux parlementaires. C'est là que





tout va basculer : Herzl constate que si aucun des administrateurs de la Compagnie n'est juif, la présence des deux banquiers de confession mosaïque déclenche la fureur des actionnaires floués et des masses. Il prendra ainsi conscience de sa judéité et abandonnera progressivement ses vues assimilationnistes, propres aux Juifs libéraux. Il hésite toutefois à se convertir, lui et ses enfants, pour échapper à la vindicte antisémite. Mais il ne franchit pas le pas : **« J'offenserai mon père par cela »** et **« on ne doit pas abandonner le judaïsme quand il est attaqué »**. La conversion totale est impossible, constate-t-il. Drumont est donc en quelque sorte le déclencheur de ce mouvement sioniste qui réussira finalement, le sionisme antérieur, balbutiant, n'étant qu'un jeu intellectuel, propre à quelques rêveurs lettrés que les Juifs de base, tant en Europe centrale et orientale qu'en France ou ailleurs en Occident, ne comprennent guère. À l'ouvrage pamphlétaire de Drumont, *Le Testament d'un antisémite* (1891), et à celui du boulangiste Gabriel Terrail (alias « Mermeix »), *Les antisémites en France*, Herzl estime qu'il faut apporter une réponse et, en même temps, trouver une solution originale à l'antisémitisme qu'ils propagent dans le public. Herzl estime, suite à sa lecture attentive de la presse antisémite française, que les cataclysmes, que l'antisémitisme peut provoquer, seront finalement une **« rude mais bonne épreuve »**.

En janvier 1893, Regina Friedlander propose à Herzl de diriger le journal *Das Freie Blatt*, organe de la ligue autrichienne contre l'antisémitisme. Il va toutefois décliner cette offre car, écrit son biographe Rozenblum (cf. infra), **« il ne croit pas à l'efficacité des sempiternelles protestations contre les déchaînements antisémites »**. Que faire alors ? Se fondre dans le peuple par le truchement de la conversion ? L'idée le stimule un moment. Avec le baron Leitenberger, de la ligue autrichienne contre l'antisémitisme, il concocte le plan d'aller trouver le pape pour lui demander d'aider les Juifs contre la hargne qui les poursuit partout, en échange de lancer, au sein de toutes les communautés israélites, un vaste plan pour pousser les Juifs à la conversion au christianisme.

Les événements, qui se succèdent à un rythme effréné, le distraient encore du projet sioniste qu'il rumine en ses heures creuses. Ainsi, à la fin de l'été 1894, après avoir couvert le procès de l'anarchiste italien Sante Caserio qui avait poignardé à mort le Président de la République, Sadi Carnot, il retourne pour quelques semaines de vacances à Vienne. Dans la capitale de l'empire austro-hongrois, l'antisémitisme fait également recette : le maire de la ville, Karl Lüger, avait surfé sur la judéophobie latente du petit peuple viennois, déclenchant, dans la foulée, une série d'incidents et d'agressions hostiles à des personnalités juives dont Nothnagel, président de la ligue contre l'antisémitisme. Lüger, qui fut, au début de sa carrière, l'avocat des pauvres, avait été élu trois fois maire de Vienne sans obtenir l'aval de l'empereur. Sous pression du Pape Léon XIII,

Lüger, qui se définissait comme « chrétien-social », finit par être nommé bourgmestre de la capitale autrichienne, qu'il gouvernera de main de maître, tout en lançant des projets urbanistiques grandioses qui ne furent que partiellement réalisés car la Grande Guerre rétrogradera la métropole impériale au rang de capitale d'un petit Etat alpin enclavé. Antisémite avéré qui fustigeait à la fois les banquiers, les immigrants juifs miséreux venus des ghettos du monde slave et les journalistes critiques de sa politique (étiquetés « juifs de l'encrier » / « Tintenjuden »), Lüger était parfaitement et machiavéliquement conscient de la portée de ses discours : il percevait l'antisémitisme comme un excellent tremplin électoral, comme une stratégie d'agitation efficace et comme un **« sport aimé de la populace »** (« Pöbelsport »).

La double expérience de Herzl, la parisienne et la viennoise, confirment ses sentiments et ses appréhensions. Cela l'amène à commencer une longue enquête journalistique sur l'histoire des communautés juives en Russie, en Galicie (province austro-hongroise à l'époque), en Bohême et en Hongrie. Conclusion : **« Les Juifs sont sortis matériellement du ghetto, mais l'enceinte de celui-ci continue de clôturer leur esprit. Le ghetto n'existe plus, mais il subsiste dans les mentalités »**. Il tente de lancer une nouvelle pièce de théâtre, justement intitulée *Le Ghetto*, qui devra amorcer dans les esprits (juifs) une « politique juive ». Les thèmes qui ont mûri dans sa tête tourmentée apparaissent dans la pièce : l'idée d'une conversion personnelle ou collective est rejetée et les personnages explicite sa pensée en phase de germination ; ainsi, le personnage du Rabbin Friedheimer s'exprime dans la pièce : **« Nous jouissons de la protection des lois. Il est vrai qu'on nous regarde de nouveau de travers, comme autrefois, quand nous vivions dans le ghetto, mais les murailles n'en sont pas moins tombées »**. Friedheimer plaide toutefois pour un judaïsme rabbinique et traditionnel et en chante les vertus, disparues ou du moins édulcorées depuis la grande vague d'émancipation. Le personnage Samuel Jacob, lui, cherche une solution autre, est conscient que le ghetto générerait des « vices », qu'il déplore. Il veut le quitter ce ghetto, le visible comme l'invisible et meurt dans un duel, tué par son adversaire, un hobe-reau prussien. La pièce déplaît car Herzl n'y aurait pas mis assez de personnages juifs sympathiques. Il le justifie par sa misanthropie viscérale.

Vient ensuite l'affaire Dreyfus, qui porte l'antisémitisme français au pinacle. La politique d'assimilation révolutionnaire, née en 1789, a fait faillite. Une fois de plus, c'est Drumont qui conforte Herzl dans ses convictions : dans un article de *La libre parole*, il appelle les Juifs **« à retourner en Orient »**. Dans le cadre de cette « affaire Dreyfus », Herzl rencontre Alphonse Daudet, antisémite, avec qui il a toutefois une discussion amicale. Daudet le dissuade d'écrire qui soit une enquête sur la condition juive mais plutôt un ouvrage qui ressemblerait à *La case*



de l'*Oncle Tom*. La suggestion fait mouche chez Herzl. Il entend dès lors écrire un livre où, rappelle son biographe Rozenblum, « **il ne s'agirait plus de susciter la compassion mais d'agir** », de « **ne plus retracer un itinéraire individuel mais de suggérer un projet collectif** ». Pour étayer son projet, il va s'adresser au Baron Moritz de Hirsch, riche banquier philanthrope qui a fait fortune dans le financement des chemins de fer dans les Balkans, en Russie et en Turquie. Hirsch finance la formation professionnelle et technique de jeunes juifs de Galicie et de Bukovine, plus tard de Russie, appelés à émigrer dans le Nouveau Monde, notamment en Argentine, pour y fonder des colonies agricoles. Les adeptes de la société *Hovevei Zion* plaident pour l'envoi de ces jeunes émigrants en Palestine mais Hirsch refuse car il se doute bien que le Sultan ottoman ne cèdera en rien. Edmond de Rothschild, en revanche, finance les colonies juives de Palestine. Herzl constate que les colonies d'Argentine et du Brésil ne suscitent guère d'enthousiasme et demande audience à Hirsch pour lui expliquer son projet car « **c'est avec des idées à la fois simples et extraordinaires qu'on touche les hommes** ».

Herzl, face à son interlocuteur, n'y a pas été avec le dos de la cuiller. Véhément, il décrit le projet généreux du Baron Hirsch comme « **complètement nuisible** » car les bénéficiaires de sa philanthropie ne sont que des « mendiants » (des « *Schnorer* ») qui ne survivent dans leurs lointaines colonies sud-américaines ou canadiennes que grâce à sa générosité. L'entrevue avec Hirsch dévoile un trait de caractère de Herzl qui ne s'était jusque-là jamais manifesté : l'exaltation. Le petit dramaturge sans grand succès, le journaliste modéré, le juif timide qui avait envisagé de se convertir pour échapper aux fureurs antisémites, devient le plaideur enflammé qui veut convaincre des milliardaires, des diplomates et des ministres (et même le Kaiser!) à accepter l'idée d'une émigration générale des Juifs vers une « terre promise », afin qu'ils n'aient plus à subir un antisémitisme indéracinable. L'idée lui est venue de convoquer « un congrès juif international » afin d'insuffler de l'enthousiasme à un peuple peureux et démoralisé ». Herzl veut « éveiller ». Il entend s'adresser à de jeunes professionnels juifs ne trouvant pas d'emploi (pour diverses raisons dont l'antisémitisme) et dès lors déçus en un « prolétariat intellectuel » : « **C'est avec eux, écrit Herzl, que je formerai l'Etat-major et les cadres de l'armée destinée à repérer, à reconnaître et à édifier le futur pays** ».

C'est à Munich, dans les chambres du fameux Hôtel des Quatre Saisons (où siègera plus tard la Société Thulé!), que se tiendront de longues discussions entre Herzl, d'une part, le Rabbin Moritz Güdemann et le banquier berlinois Heinrich Meyer-Cohn, d'autre part, suite auxquelles le livre programmatique de Herzl commencera à s'esquisser. Le rabbin et le banquier sont tous deux très sceptiques et constatent qu'ils ont affaire à un exalté. Mais Herzl

convaincra vaguement le rabbin, qui se ravivera, à défaut d'emporter l'enthousiasme du banquier berlinois. Rabbi Güdemann conseille alors à Herzl de lire un roman d'un utopiste juif, Theodor Hertzka, natif, lui aussi, de Pest en Hongrie. Ce roman s'intitule *Eine Reise nach Freiland* (« Un voyage au pays de la liberté »), édité en 1883 à Leipzig. Ce pamphlet, suivi d'un autre édité à Dresde en 1890 (*Freiland, ein soziales Zukunftsbild* / Pays de la liberté, une vision sociale de l'avenir) évoque des phalanstères agricoles formées d'hommes libres vivant d'une propriété collective. Préfiguration des *kibboutzim*, bien évidemment. Mais les tentatives d'appliquer les idées utopiques de Hertzka au Kenya, colonie britannique, ont tourné au fiasco. Herzl apporte des corrections à ce plan phalanstérien qui apparaissent plus rationnelles et donc plus réalisables. Il a conscience que son projet ne peut en rien relever de l'utopie mais du droit et de l'économie. Infatigable commis voyageur de sa propre idée, Herzl rencontre le Français Narcisse Leven, vice-président de l'Alliance israélite universelle, qui demeure aussi sceptique que Güdemann, mais lui donne quelques conseils : contacter le grand rabbin de France Zadoc Kahn, le colonel anglais Albert Goldsmid (qui a voulu affréter des bateaux pour reconquérir la Palestine) et surtout de lire les travaux de Léon Pinsker (cf. supra).

Finalement, Herzl écrit son livre, *Der Judenstaat*, dont un résumé, avant publication, paraîtra à Londres dans les colonnes de *Jewish Chronicle*, le 17 janvier 1896. Le lendemain, la maison d'éditions viennoise Breitenstein accepte le manuscrit. L'idée sioniste est née, elle fera son chemin. Un journaliste viennois, Alexander Scharf, tente de le retenir : « **Vous êtes un second Christ qui fera beaucoup de mal aux Juifs (...). Si j'étais Rothschild et si je ne savais qu'on ne peut vous acheter, je vous offrirais cinq millions pour ne pas publier votre pamphlet. Ou je vous ferais assassiner car vous allez causer un dommage irréparable** ». Le 14 février 1896, Herzl apprend que les 500 premiers exemplaires des 3000 copies prévues sont mis en vente. Sa réaction ? « **Maintenant ma vie prend peut-être un tournant** ».

La parution de l'ouvrage ouvre la voie à l'organisation des premiers « Congrès sionistes » : Bâle (1897, 1898, 1899, 1901 et 1903), Londres (1900). Dès le premier congrès de Bâle en 1897, l'organisation sioniste mondiale est créée. Le 2 novembre 1898, Herzl est reçu en audience par le Kaiser à Jérusalem mais l'empereur Hohenzollern ne veut en aucun cas créer une rupture diplomatique avec les Ottomans. En 1899 se crée à Londres le *Jewish Colonial Trust Limited*, visant, à terme, à créer, dans l'esprit du sionisme naissant, des colonies juives dans des territoires sous tutelle britannique. Après la mort de Herzl, le 7^e Congrès sioniste de Bâle, rejette la proposition anglaise d'offrir un territoire aux Juifs en Afrique de l'Est. En 1903, une commission d'enquête envisage, mais sans lendemain, de fixer un peuplement juif au Sinaï.



À partir de 1905, le second retour des juifs selon l'historiographie sioniste a lieu. Le premier s'était déroulé après 1881, soit après l'assassinat du Tsar Alexandre II par des nihilistes russes, adeptes du révolutionnaire radical Netchaïev (avec le soutien des services anglais ? On peut avancer l'hypothèse). Cette première migration vers les vilayets ottomans de Palestine était composée de sionistes avant la lettre, animés surtout par l'idée socialiste, souvent utopique. La seconde, de 1905, fait suite à la révolution avortée, déclenchée après la défaite russe face au Japon, soutenu à l'époque par les puissances anglo-saxonnes. Elle est essentiellement le fait de révolutionnaires radicaux issus des *shetls* (communautés) de l'empire tsariste, de cette vaste région comprenant la Biélorussie et l'Ukraine actuelles que l'on appelle parfois le *Yiddishland*. La troisième migration juive vers la Palestine viendra après la révolution bolchévique de 1917 et la guerre civile russe qui s'ensuivit : elle comprenait certes d'autres éléments sociaux-révolutionnaires mais aussi des men-



cheviks et des éléments de droite qui donneront naissance à la droite sioniste, puis à la droite israélienne, dont le théoricien principal fut **Vladimir Zeev Jabotinsky**, originaire de la communauté juive d'Odessa, italianiste de bon niveau et admirateur du fascisme italien, officier britannique dans la *Jewish Legion* pendant la première guerre mondiale et churchillien fascistoïde pendant l'entre-deux-guerres. La cinquième grande migration amène,

après 1933 et 1938, des juifs de langue allemande qui quittent le Reich après la prise du pouvoir par les nationaux-socialistes et l'Autriche et la Bohême-Moravie après l'*Anschluss* et l'annexion du pays des Sudètes. La sixième émigration a suivi la deuxième guerre mondiale et permit la création de l'Etat d'Israël.

Après la mort de Theodor Herzl, survenue le 3 juillet 1904 en Basse-Autriche, on constate, en dépit de la fidélité de bon nombre de Juifs d'Allemagne au Reich de Guillaume II, un tropisme pro-britannique dans les milieux sionistes, avant et pendant la première guerre mondiale, à mettre en parallèle à un tropisme pro-sioniste au sein de l'élite anglaise, frottée à

une idéologie bibliste induite par le protestantisme puritain. Ainsi, Philipp Kerr, directeur de l'influente revue impérialiste britannique *Round Table*, influence le diplomate Mark Sykes, qui est à l'origine des accords dits « Sykes-Picot » de 1916, Picot étant son homologue français. Sykes était ce que l'on peut appeler un « bibliste sioniste » anglais, rêvant de redonner aux Juifs le territoire qu'ils avaient perdu suite aux révoltes des années 70 et 135 contre l'empire romain, révoltes qui, selon le récit sioniste, avaient provoqué la dispersion des Juifs





dans le monde méditerranéen, en Mésopotamie et ailleurs. Le raisonnement de Kerr est purement géopolitique et prend le relais de projets jadis encore confus d'intervention anglaise en Méditerranée orientale. L'une d'entre elles avait été couronnée de succès : le soutien aux Ottomans contre les Russes, les Bulgares et les Roumains avait permis de s'emparer de Chypre en 1878, afin de disposer d'une base proche du Canal de Suez, porte vers les Indes, creusé en 1869. En 1882, alliés singuliers des Ottomans auxquels ils taillent de sérieuses croupières sans coup férir, les Britanniques obtiennent le protectorat sur l'Égypte qui avait été rebelle depuis Mehmet Ali, ôtant à la France toute opportunité de contrôler à son profit la zone du Canal. La Palestine, si elle est judaïsée, serait un atout supplémentaire de l'empire dans cette région hautement stratégique. Pour Kerr, une Palestine judaïsée et sous tutelle britannique constituerait « **une charnière entre trois continents** » (Europe, Asie, Afrique), au point névralgique qui permet de surveiller la route vers les Indes. Pour le Sultan ottoman, qui craint, à juste titre, les visées russes sur les détroits et le soutien apporté par Saint-Petersbourg aux Slaves révoltés des Balkans ottomans, l'accueil des réfugiés juifs « proto-sionistes » représente un apport de populations hostiles à la Russie pogromiste, ainsi que des cadres potentiels (médecins, ingénieurs) pour son empire moribond (« l'homme malade du Bosphore » selon Bismarck). La première réaction arabe-palestinienne, d'ampleur toutefois modeste, date d'avant le livre-manifeste de Herzl : de l'année 1891.

Les efforts de Kerr et de Sykes conduisent à la fameuse « **Déclaration Balfour** », du nom du ministre britannique qui l'a émise. Balfour promet aux sionistes la création d'un « foyer juif en Palestine », ce qui est différent de la promesse d'un « Etat juif », tel que formulé dans le livre de Herzl. Mais les Britanniques jouent sur deux tableaux : ils soutiennent simultanément les Hachémites du nord de la péninsule arabique et les sionistes engagés dans la *Jewish Legion* où servait le futur fascisant Vladimir Zeev Jabotinsky.

Les Hachémites recevront les trônes d'Irak et de Jordanie (de Transjordanie dans le vocabulaire de l'empire britannique pendant l'entre-deux-guerres) mais n'obtiendront rien des Français en Syrie qui opteront pour un mandat à l'enseigne de l'idéologie républicaine, laïque et maçonnique qui entraînera la violente révolte druze entre 1925 et 1928. À Versailles, les Britanniques obtiennent un mandat sur l'Irak, la Transjordanie et la Palestine, tandis que les Français exercent leur propre mandat sur le Liban et sur une Syrie amputée en ultime instance de la région de Kirkouk et de Mossoul parce que les Anglais y avaient découvert des gisements de pétrole. Le sionisme est rapidement devenu un instrument de l'impérialisme britannique, en dépit de l'hostilité à l'Angleterre que cultiveront certains maximalistes à partir de 1931 (cf. infra).

Dans la Palestine mandataire, les Britanniques vont tenter de faire cohabiter les Arabes palestiniens et les immigrants juifs venus pour l'essentiel d'Europe centrale et orientale. Les révoltes arabes, soutenues par le jeune Mufti de Jérusalem se succèdent, de même que les représailles sionistes : les troupes britanniques doivent maintenir l'ordre. Sous l'impulsion de Vladimir Zeev Jabotinsky, officier britannique finalement loyal, s'organise alors le « sionisme militarisé ». Pour éviter des troubles aux abords du Canal de Suez et des puits de pétrole ira-

kiens, les Britanniques, sans pour autant abandonner leur idée d'un « **foyer juif en Palestine** » vont limiter l'immigration juive dans le territoire de leur mandat. En 1939, un « Papier blanc », émanant du *Foreign Office*, limite l'immigration à 75 000 âmes pendant les cinq années à venir, en dépit des innombrables candidatures juives à l'émigration hors d'une Europe centrale sous contrôle national-socialiste. Simultanément, les autorités britanniques mettent un frein au zèle potentiel des sionistes en restreignant l'accès des Juifs à la propriété foncière en Palestine mandataire.

La militarisation du sionisme commence très tôt : dès 1920, les immigrants juifs de Palestine forment la *Haganah*, ou *Irgun Haganah* (= « Organisation de Défense »). En 1931, les





maximalistes sionistes se séparent de cette organisation pour former l'*Irgun* dont les objectifs ne sont plus de contenir l'agressivité des foules arabes mais d'opter pour une politique plus agressive, en opposition à un sionisme social-démocrate ou communiste plus conciliant à l'égard des Arabes et de la puissance mandataire. Un de leurs chefs fera carrière : **Me-nahem Begin**. Mais la politique pourtant musclée de l'*Irgun* ne fait pas longtemps l'unanimité : en 1940, alors que le Royaume-Uni est en guerre avec l'Allemagne et l'Italie, une fraction plus radicale encore fait sécession, le *Lehi* que les

Anglais nommeront le « Stern Gang » ou le « gang à Stern », du nom son principal activiste, **Avraham Stern**, qui entend combattre frontalement les troupes britan-



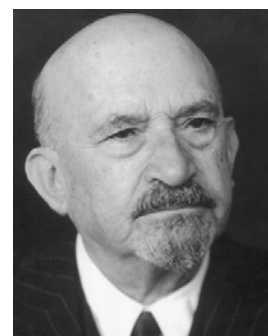
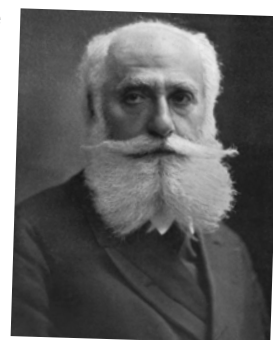
niques stationnées en Palestine et en Transjordanie, tout en demandant l'aide de l'Italie mussolinienne et de l'Allemagne hitlérienne ! Stern est abattu sans autre forme de procès par les policiers britanniques en 1942. La mort de Stern ne met pas un terme à l'hostilité des « sionistes militarisés », inspirés par les

théories de l'IRA irlandaise de Michael Collins, envers Londres. En mai 1941, se constitue le *Palmach*, organisation de combat regroupant 2000 hommes et femmes bien déterminés. Plus prudents que Stern et son *Lehi*, les militants du *Palmach* se bornent à quelques opérations coups de poing contre la présence britannique, tout en continuant une guerre d'usure contre la population palestinienne, annonçant l'expulsion des Arabes en 1947-48, que les Palestiniens nomment la Nakba (ou « catastrophe »). Dès le 10 octobre 1945, le *Palmach* reprend les hostilités en attaquant le camp de détention pour immigrants juifs clandestins d'Atlit, libérant 200 détenus qui rejoignent évidemment ses rangs.

L'idéologie du « sionisme militarisé » ne provient pas de Herzl, utopiste exalté, mais de Max Nordau et de Vladimir Z. Jabotinsky.

Max Nordau, également natif de Pest en Hongrie, avait organisé le premier congrès sioniste de Bâle avec Herzl en 1897. Il deviendra l'une des principales chevilles ouvrières des congrès ultérieurs. Orateur apprécié, il théorise l'abandon de la posture du « juif nerveux » ou « juif talmudique », être purement intellectuel, pour favoriser

l'avènement, via le sionisme, d'un « juif de muscles » qui doit s'inspirer des principes hébertistes français ou des « sociétés de gymnastique » de l'Allemand Jahn (à l'époque napoléonienne dans le cadre de la nouvelle armée prussienne de 1813). Ceux qui le suivent fondent alors la société de gymnastique viennoise, l'Hakoah. Dans un premier temps, Nordau (de son vrai nom Maximilian Simon Südfeld), n'était pas nécessairement favorable à l'établissement des futurs émigrants sionistes en Palestine : il avait montré son intérêt pour le plan britannique d'installer les colonies sionistes en Ouganda. Le 19 décembre 1903 à Paris, un maximaliste, favorable à l'installation des Juifs en Palestine, Chaim Selig Louban, jeune juif de Russie, tire deux balles de revolver dans sa direction mais le rate. Sujet autrichien, il doit quitter dare-dare la France dès la déclaration de guerre en 1914 et se réfugie à Madrid. Après la guerre, il s'installe à Londres où il fait la connaissance de **Chaim Weizmann**, qu'il avait avant-guerre critiqué pour ses positions modérées, et de Vladimir Z. Jabotinsky. Jusqu'à sa mort en 1923, Nordau défendra des idées radicales, plus proches du futur national-socialisme que de



la social-démocratie professée par la plupart des intellectuels juifs non communistes. Social-darwiniste, il défend le colonialisme européen et admet, en radicalisant Moses Hess (cf. supra), le bien-fondé des théories raciales en vogue à son époque. Lecteur des ouvrages de l'Italien Cesare Lombroso, il développe, dans son sillage, une théorie intéressante sur la « dégénérescence », phénomène mortifère qui s'est révélé dans la littérature dès la fin du XIX^e siècle et qui annonce, à terme, pour les décennies à venir, une catastrophe sans





précédent pour la civilisation européenne. Les phénomènes de dégénérescence vont s'amplifier et provoquer la mort de nos cultures. Nordau évoque aussi le « parasitisme » et l'« illusionnisme », maux dont souffre l'humanité, et qui doivent être vaincus par le savoir factuel et les principes social-darwinistes de solidarité (et non pas de lutte de tous contre tous).

Jabotinsky a été son disciple, lui qui réclamait la constitution, en Palestine, d'un « **mur de fer fait de baïonnettes juives** » contre les autochtones arabes. Il fait la connaissance de Herzl lors du sixième congrès sioniste, alors qu'à proximité de sa ville natale d'Odessa, un pogrom a lieu à Chisinau en Moldavie. Jabotinsky deviendra le porte-parole des Juifs de Russie en butte aux dérapages des foules dans l'empire des Tsars. Actif dans l'empire ottoman, où les Juifs sépharades bien intégrés ne se soucient guère de l'idée sioniste, il passe ensuite en Egypte au service des Britanniques qui, en 1917, permettront la création de la *Jewish Legion*, au sein de laquelle il commandera une compagnie et participera à des combats dans la vallée du Jourdain. Déçu par les réticences britanniques à conserver des unités entièrement juives en Palestine mandataire, il crée le mouvement de jeunesse du Bétar et fonde le mouvement des « sionistes révisionnistes ». Le terme « révisionniste » désigne ici un maximalisme radical, hostile non pas tant au mandat britannique (Jabotinsky reste loyal au pays qui lui a donné le grade de capitaine en son armée) mais à la politique modérée de Weizmann et des gauches sionistes de Palestine. Par exemple, Jabotinsky entend étendre le territoire du futur « Etat juif » aux deux rives du Jourdain, ce que Weizmann juge totalement irréaliste. Jabotinsky rejette également le projet du sioniste Chaim Arlosoroff (1899-1933) qui avait conduit aux accords dits « Ha'avara » avec les nouvelles autorités nationales-socialistes, qui auraient permis aux Juifs d'Allemagne d'émigrer en Palestine tout en y favorisant l'importation de produits industriels allemands. À son retour d'Allemagne, Arlosoroff est assassiné. Petit à

petit, sa fidélité initiale à ses patrons britanniques s'estompée et il prendra le commandement de l'*Irgun*, où militait Menahem Begin qui sera son successeur, après son décès fortuit aux Etats-Unis, où il cherchait à recruter des combattants juifs pour la cause sioniste.

Après la guerre sioniste-britannique qui fit rage en Palestine entre 1945 et 1948, l'Etat d'Israël est créé et fut gouverné jusqu'en 1977 par des majorités sociales-démocrates (« travaillistes »). En 1977, Menahem Begin accède au pouvoir suite à la victoire de la droite israélienne, rassemblée dans le *Likoud*. Ce fut la victoire posthume de Nordau et de Jabotinsky. Le sionisme le plus radical prend le gouvernail en

Le sionisme a donc bel et bien été un instrument de l'empire britannique d'abord, de l'impérialisme américain ensuite, isolant le peuplement juif au Proche-Orient et le posant comme ennemi de tous les Etats arabes de la région. Israël a donc, de ce fait, une position que le célèbre historien anglais Arnold J. Toynbee qualifiait d'« hérodiennne », c'est-à-dire non sioniste [...]. »





Israël. Mais cette victoire des droites israéliennes qui connaîtra de multiples avatars, avec des dissidences religieuses souvent encore plus radicales, induit un certain nombre d'intellectuels et d'historiens israéliens à critiquer le narratif sioniste, devenu doctrine d'Etat.

Benny Morris, Colin Shindler, Ilan Pappé et **Shlomo Sand** (francophone et par ailleurs spécialiste de Georges Sorel) sont les principales figures du mouvement que l'on appelle désormais « post-sioniste ». Pour eux, le sionisme est une construction idéologique arbitraire où certains intellectuels juifs du XIX^e siècle ont cherché à imiter les nationalistes européens en imaginant une « **essence de la judaïté** » comme il y avait une « **essence de la germanité** » chez les post-romantiques allemands ou de la « russéité » chez les slavophiles russes. Shlomo Sand explique que cette essence est imaginée au départ du récit de Flavius Josèphe, écrivain latin de l'antiquité romaine, qui avait décrit l'exil des Juifs après la destruction du temple par les légions de Titus. Le récit sioniste évoque une Judée martyre et, par suite, un « peuple judéen » dispersé dans le monde antique qui résumerait entièrement le fait juif. Sand, en explorant l'histoire de la Palestine antique, démontre qu'il y avait une judaïté « hasmonéenne » hellénisée puis romanisée qui pratiquait la conversion forcée de tribus sémitiques voisines et ne pratiquait pas un monothéisme rigoureux. Cette population hasmonéenne n'a pas été dispersée. Ensuite, au-delà de l'école post-sioniste, la thèse d'Arthur Koestler sur la 13^e tribu tend à accréditer, suite à une conversion de masse, l'origine khazare de nombreux Juifs de Russie et d'Ukraine dont les ancêtres n'ont jamais vécu dans la Judée romaine. Une

guerre culturelle sévit donc en Israël entre tenants du récit sioniste et historiens post-sionistes.

Le sionisme a donc bel et bien été un instrument de l'empire britannique d'abord, de l'impérialisme américain ensuite, isolant le peuple juif au Proche-Orient et le posant comme ennemi de tous les Etats arabes de la région. Israël a donc, de ce fait, une position que le célèbre historien anglais Arnold J. Toynbee qualifiait d'« **hérodienn** », c'est-à-dire non sioniste selon le narratif sioniste, dans la mesure où les Hérodiens juifs de l'antiquité, hellénisés, romanisés et alliés de l'empire romain, s'alignaient sur la géopolitique implicite d'un empire situé à l'ouest de la Méditerranée, comme le sera aussi l'empire britannique du début du XIX^e siècle à 1956 (lors de l'affaire de Suez) et le seront ensuite les Etats-Unis qui, d'après l'historien et géopolitologue Luttwak se posent comme les continuateurs de la géopolitique romaine dans le bassin oriental de la Méditerranée, tout en sachant que les Romains puis les Byzantins avaient pour objectif d'empêcher l'empire perse, parthe ou sassanide de déboucher sur le littoral de la Grande Bleue.

La critique du sionisme doit immanquablement passer par une étude des travaux des historiens israéliens de l'école post-sioniste, très sévères à l'endroit de la « Nakba » subie par les Palestiniens en 1948. Sinon toute critique de ce filon idéologique juif risque bien de ne reposer que sur des slogans, des dérapages antisémites sans fondements, donnant raison, rétrospectivement, à Léon Pinsker qui les qualifiait de « **maladies mentales incurables** ».

Robert Steuckers

Bibliographie:

- Alain BOYER, *Les origines du sionisme*, PUF, Paris, 1988.
- Franco CARDINI, *Lawrence d'Arabia*, Sellerio Editore Palermo, 2019.
- Maurice-Ruben HAYOUN, *Le judaïsme moderne*, PUF, 1989.
- Serge-Allain ROZENBLUM, *Theodor Herzl – Biographie*, Kiron/Editions du Félin, Paris, 2001.
- Shlomo SAND, *Les mots et la terre – Les intellectuels en Israël*, Champs/Flammarion, Paris, 2010.
- Colin SHINDLER, *The Triumph of Military Zionism – Nationalism and the Origins of the Israeli Right*, I. B. Tauris, London, 2010.
- Richard WILLIS, « The Hebrew Insurgency », in: *History Today*, Vol. 72, Issue 6, June 2022.





La vie de l'Association

par Gautier Decaen

Nos activités passées furent, certes modestes cette année, mais nous avons toutefois tenu notre Assemblée Générale annuelle. Nous avons naturellement répondu à l'invitation des **Oiseaux Migrateurs Normands** afin d'y fêter ses trente années d'existence, un magnifique moment de camaraderie! Répondu également à l'invitation de **Roland Hélié** afin de tenir un stand à la fête des **B.B.R. (Bleu, Blanc, Rouge)** qu'il organise. Et toujours **la marche commémorative de notre ami Erik** qui remporte maintenant un franc succès. Et puis sorti nos trois bulletins annuels. Merci à ceux qui se donnent afin de perpétuer la mémoire de Jean Mabire. Merci aujourd'hui, tout particulièrement à vous, les intervenants de notre bulletin qui, d'une façon absolument désintéressée, nous permettent d'offrir à nos fidèles lecteurs, des témoignages de très grande qualité. Grâce à votre aide, nous ferons dans l'année qui s'annonce, tout notre possible afin de poursuivre et surtout d'amplifier notre action car nous n'avons qu'un seul objectif, celui de continuer à faire vivre la pensée ainsi que l'œuvre de Jean Mabire.

C'est vrai! Nous eûmes aimé être présent au **colloque de l'Iliade** ainsi qu'aux **journées Chouannes**, car Jean Mabire se situait bien au delà des chapelles, aimait le contact et ne s'exprimait que dans un intérêt commun, absolument détaché de toute considération d'ordre personnel. Il est vrai aussi qu'une toute petite équipe ne peut pas tout et être partout! Nous le reconnaissons et sollicitons votre aide: par vos contacts, par vos conseils, par vos souhaits. L'esprit de Jean Mabire est aujourd'hui plus qu'indispensable à l'éducation de la jeunesse de demain. Ce bulletin en est un exemple. Il n'a aucune autre prétention que celle d'apporter un peu de culture et surtout de bon sens à travers l'œuvre et la pensée de Jean Mabire. Telle est notre volonté.

Nous tenons à vous remercier pour votre fidélité à notre association et donc à Jean Mabire. Nous remercions tout particulièrement les amis nous apportant un soutien financier supplémentaire à l'abonnement en ces temps difficiles et ainsi, nous permettent réellement de poursuivre notre mission.

Une association ne vit qu'avec, pour et par ses amis et amies. Chaque année nous,



comme toute association, essayons un certain pourcentage de perte d'abonnés qu'il est indispensable de combler! A notre niveau, cela ne se fait que par cooptation. Nous comptons beaucoup sur votre action afin de faire connaître notre association et son bulletin. N'hésitez donc pas à en parler autour de vous. Vous pouvez également nous communiquer des noms et adresses de personnes auxquelles nous enverrons un bulletin témoin ainsi qu'un courrier d'accompagnement afin qu'elles puissent nous rejoindre.

Nous vous souhaitons, ainsi que pour les vôtres, un très vivant Solstice ainsi qu'un très joyeux Noël.

Soyez Fidèles, nous resterons Fidèles.
La lumière reviendra!

Le Président Gautier Decaen

Publication de l'Association des Amis de Jean Mabire

Siège social :

11 Rue Gérardin - F 76290 Montivilliers

Adresse administrative :

1, rue de l'Église, Baulne-en-Brie

F 02330 Vallée-en-Champagne

contact@jean-mabire.com

<http://www.jean-mabire.com>

Conception : Les Editions d'Héligoland TM 2022

www.editions-heligoland.fr

BP2 -27290 Pont-Authou (Normandie)

